Desbois
146
v. 1
SMRS

PQ
2366
.M3B
R67
1853
v. 1

ROQUEVERT L'ARQUEBUSIER

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle, 3 vol. in-8., affiche pochade, net. 13 50
Le Maître inconnu, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net. . . 13 50
L'Épée du Commandeur, par X. de Montépin, 3 vol. in-8. net. 13 50
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8., net. 22 50
La Reine de Saba, par Xavier de Montépin, 3 vol. in-8., affiche pochade, net. 13 50
La Juive au Vatican, par Méry, 3 vol. in-8., net. 13 50
Le Sceptre de roseau, par E. Souvestre, 3 vol. in-8., net. . . 13 50
Jean le Trouveur, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.. . . 13 50
Les Femmes honnêtes, par Henry de Kock, 3 vol. in-8., net. . 13 50
Les Parents riches, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net. 13 50
Cerisette, par Paul de Kock, 6 vol. in-8., affiche pochade, net.. . 30 »0
Diane de Lys, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8., net. . . . 13 50
Une Gaillarde, par Paul de Kock, 6 v. in-8., affiche pochade, net. 30 »»
Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt, 5 v. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 22 50
Le Vengeur du Mari, par E. Gonzalès, 3 vol. in-8., net. . . 13 50
Clémence, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net. . . 13 50
Brin d'Amour, par H. de Kock, 3 v. in 8., affiche pochade, net. 13 50
La Belle de nuit par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 9 »»
Jeanne Michu la bien-aimée du Sacré Cœur, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8., net. . . . . 18 »»
Le Khalifa, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 9 »»
Raphaël et Lucien, par Michel Masson, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 9 »»
Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.. . . . . 9 »»
El-Houdi, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., net.. . . . . 9 »»
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net. 13 50
Charmante Gabrielle, par M. J. Brisset, 2 vol. in-8., affiche pochade, net. . . . . 9 »»
Le Débardeur, par Max. Perrin. 2 v. in-8., affiche pochade, net. 9 »»
Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net. . . . . 9 »»
La Famille du mauvais sujet, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net.. . . . . 9 »»
Un Cœur de Lièvre, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net. . 9 »»
Diane et Sabine, par Michel Masson, 2 vol. in-8., net. . . . 9 »»

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

ROQUEVERT

L'ARQUEBUSIER

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

AUTEUR

de *Marie d'Anjou*, du *Rêve d'une Mariée*, des *Demoiselles de Nesle*, etc., etc.

et CONSTANT GUÉROULT

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR,

38, RUE SAINT-JACQUES.

ROQUEVERT L'ARQUEBUSIER

Épisode de la restauration d'Henri IV

—

PREMIÈRE PARTIE

LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE

CHAPITRE PREMIER

I

La Halte.

Le ciel était pur et profond, le brouillard tombait sur la campagne, se dissipant peu à peu sous les rayons du soleil levant et laissant çà et là des éclaircies à travers lesquelles jaillissaient coup sur

coup des tableaux éblouissants de fraîcheur.

C'étaient des prairies magnifiques si splendidement emperlées de la rosée du matin, qu'on eût dit un manteau d'émeraudes brodé de diamants; puis de charmantes collines boisées, pleines d'ombre et de fraîcheur; puis encore de hautes montagnes granitiques, des gorges toutes dallées de roches polies comme le marbre, lits desséchés de quelque impétueux torrent.

Enfin le brouillard s'évanouit tout-à-fait, comme un rideau tiré par quelque

main invisible, et le paysage se déroula dans toute sa magnificence.

C'était une large vallée traversée dans toute sa longueur par une petite rivière profonde et limpide qui se tordait dans sa course en mille contours capricieux.

D'un côté de la rivière s'étalait, calme, fraîche et brillante, une vaste plaine bordée dans toute sa longueur par une belle forêt qui s'élevait en côteau.

De l'autre se dressaient, abrupts et colorés de mille teintes ardentes qui attestaient l'action persistante d'un soleil de

feu, de grands pics de granit d'un jaune fauve qui couraient à perte de vue, parallèlement à la forêt, et séparés de la petite rivière par une plaine de roches luisantes et moutonneuses à l'œil comme un torrent de lave qui se serait figé subitement dans son cours.

La vallée se terminait d'un côté par deux grandes lignes de peupliers qui annonçaient le voisinage de quelque bourg, et de l'autre par une immense roche qui surgissait là comme une forteresse naturelle et dont le point culminant était occupé par une grande ferme, comme on pouvait en juger par la forme naïve des

bâtiments et par les beaux troupeaux qui en partaient déjà pour aller paître dans la plaine.

Deux seules habitations se faisaient remarquer dans ce vaste tableau qui embrassait une étendue de cinq à six lieues : c'étaient la métairie dont nous venons de parler et un petit manoir dont on distinguait vaguement les élégantes tourelles sur l'une des éminences de la forêt.

Ce petit château gothique, jeté là dans l'immensité de ces bois profonds, était comme un nid d'oiseau perdu dans les broussailles.

Il semblait que, dans ce coin solitaire, la vie dût s'écouler toujours heureuse, toujours remplie de ces joies calmes et sereines qui naissent à la fois d'une existence méditative et de la contemplation perpétuelle d'une nature opulente et grandiose.

Quoique le soleil eût jailli à l'horizon depuis deux heures à peine, déjà la métairie était occupée par une foule de voyageurs qui, étendus pêle-mêle sur le gazon de la grande cour, fêtaient avec ardeur les brocs de vin que leur apportaient les garçons de ferme, car la situation de cette propriété, bâtie à égale distance des

deux villes de Nérac et d'Agen, avait décidé le métayer à lui donner une double destination et à y établir une hôtellerie pour les voyageurs qui seraient surpris par la nuit ou par la faim, en se rendant à l'une ou à l'autre de ces deux villes.

Deux personnages tranchaient vivement sur tous ces groupes de paysans et de bourgeois qui buvaient et mangeaient sans façon sur l'herbe de la cour.

Ceux-là avaient jugé indigne d'eux d'imiter un tel laisser-aller, car c'étaient deux familiers du roi de Navarre : MM. de

Villandri et de Cossac; ils avaient donc pris place sur des bancs et devant une table grossièrement équarris.

La physionomie de ces deux hommes portait l'empreinte vive et nette de leur caractère.

M. de Villandri, grand et élancé, avait une figure calme, insinuante et fine, des manières polies, et quelque chose dans le regard qui annonçait des habitudes de prudence et de réflexion.

Le baron de Cossac, d'une taille moyenne, étalait avec un air de vive satis-

faction et d'orgueilleuse complaisance, des épaules, une poitrine et des membres d'hercule.

Haut en couleur, la tête large et carrée, le visage orné de deux moustaches rousses, longues et touffues qu'il passait souvent entre ses doigts épais et nerveux, c'était le type du soudard qui ne rêve que sang et massacre et ne se sent vivre que l'épée à la main.

— Villandri, dit tout-à-coup Cossac d'une voix haute et retentissante, qui s'alliait merveilleusement avec son physique, toi qui as le privilége de plaire au roi

et de lui parler à toute heure du jour, car il faut avouer que tu es son Benjamin, demande-lui donc si nous n'allons pas bientôt aiguiser nos épées sur les côtes de ces maudits ligueurs. Par la sang-Dieu ! je te préviens que si cette paix dure encore six mois, je tombe en mélancolie et cours risque de dépérir comme une fleur qui manque de rosée.

— Hélas ! mon cher Cossac, répondit Villandri, tu t'adresses mal en me priant de pousser le roi à la guerre, moi qui depuis longtemps lui conseille un acte qui y mettrait fin pour toujours.

— Mais c'est une idée diabolique, ça! Et quel diable d'acte lui conseilles-tu donc?

— Le même qu'attendent de sa sagesse les catholiques sensés et honnêtes qu'on désigne depuis quelque temps sous le nom de politiques : l'abjuration.

— L'abjuration! s'écria le baron en frappant un violent coup de poing sur la table.

— C'est le moyen de mettre fin, d'un seul coup, aux dissensions qui divisent la France, et d'anéantir les espérances de

tous les prétendants qui, depuis la mort du duc d'Anjou, s'avisent de nier ses droits à la couronne sous prétexte qu'il est huguenot.

— Bah! dit Cossac, ne voilà-t-il pas de beaux damoiseaux que ces prétendants, pour s'occuper de leurs dires et opinions! Un Philippe II, qui n'a jamais manié une épée et qui punit comme hérétiques ceux qui nous vendent des chevaux! Un duc de Savoie, un duc de Lorraine, beaux prétendants, ma foi! Un cardinal de Bourbon, déjà mort par la tête, un duc de Guise, qui n'a pas honte de se parfumer et de faire le dameret comme un petit

page! Voilà la bande! N'est-elle pas bien importante et bien redoutable? Quant à moi, si j'étais Henri de Navarre, je déclarerais la guerre à tous ces beaux sires ensemble, et je ferais manger le pommeau de mon poignard à quiconque oserait me parler de faire valoir mes droits autrement que par l'épée.

— Le roi, mon cher Cossac, croit devoir adopter une conduite plus prudente, dit Villandri en riant de cette tirade plus belliqueuse que sensée, et tu sais qu'il ne manque pas de courage.

— Par la mordieu! je le crois bien,

et il n'y a qu'un homme au monde auquel je reconnaisse le droit de se dire plus brave que François-Barnabé de Cossac : c'est Henri de Navarre!

— Sois donc bien convaincu que s'il ne fait pas la guerre, c'est qu'il reconnaît qu'il y a à cette heure quelque chose de mieux à tenter.

— Cela m'étonne, dit Cossac; mais, après tout, il s'agit de son trône; c'est son affaire. Ah! c'est égal, cette paix commence à m'exaspérer, la main me démange furieusement, et je ne réponds pas

de ce qui pourra arriver à celui qui me regardera de travers !

Il porta brusquement son verre à ses lèvres, le vida d'un trait ; puis, saisissant la bouteille qu'il lança au loin :

— Holà ! s'écria-t-il avec fureur ; holà, maître métayer !

A cette voix éclatante, le métayer s'empressa d'accourir, et à l'aspect de Cossac, cramoisi de colère, il s'inclina tout tremblant.

— Ah ça ! hôtelier maudit, lui dit le baron, tu prétends donc nous traiter comme des mécréants ou des idolâtres ? Quel est ce poison que tu nous as servi ?

— Mais monseigneur, balbutia le malheureux hôtelier, c'est du Jurançon première qualité, je vous assure, et monseigneur a même daigné le trouver excellent au premier verre qu'il a bu.

— C'est possible, mais il me plait de le trouver détestable au second, et je voudrais bien voir qui oserait y trouver à redire.

Puis se levant et jetant un regard sur tous les buveurs qui le considéraient avec un mélange de surprise et de crainte :

— Or ça, manants et bourgeois, s'écria-t-il, écoutez-moi tous, et bénissez le sort qui vous réunit ici en ce moment, car je vais vous proposer une chose qui va vous faire tressaillir d'aise ; une de ces bonnes fortunes comme on n'en rencontre pas deux dans tout le cours de sa vie.

Les buveurs se mirent à écouter, les traits rayonnants d'espoir.

Cossac se tourna du côté de Villandri.

— Prête-moi ton épée, lui dit-il.

— Mon épée, et que diable en veux-tu faire ?

— Prête toujours.

Et prenant l'épée de son compagnon par la poignée, il la tira du fourreau et la posa en travers sur la table.

Les paysans et bourgeois se regardèrent fort intrigués.

— Manants, reprit le baron en se campant sur la hanche d'un air fier et digne, admirez un peu votre bonne étoile, j'éprouve en ce moment une soif de bataille à laquelle il m'est impossible de résister, et sauf M. de Villandri, avec qui le roi m'a défendu de jamais croiser le fer, je ne vois pas ici un seul gentilhomme avec qui je puisse me couper la gorge honorablement. Eh bien ! je consens à faire au premier venu d'entre vous l'honneur de me battre avec lui comme s'il était duc ou marquis.

Et après avoir formulé cette proposition, Cossac se croisa les bras, s'attendant à

une explosion de joie et de reconnaissance.

Il demeura donc stupéfait en voyant que loin d'accourir avec empressement et de se disputer avec rage l'honneur de se mesurer avec lui, les paysans restaient immobiles et ne paraissaient rien moins que ravis.

— Ah! ça mais, dit-il à Villandri, je crois, le diable m'emporte, qu'ils hésitent!

Se tournant alors vers les paysans

— Voyons, manants! s'écria-t-il, crain-

driez-vous, par hasard, qu'un duel avec moi ne vous fît pas assez d'honneur? Faut-il vous dire qui je suis pour vous décider à accepter mon offre? Faut-il donc vous apprendre que je suis le baron de Cossac, que j'ai eu plus de cinquante duels, et que je n'ai jamais manqué mon homme ?...

La physionomie de l'auditoire parut de plus en plus inquiète.

— C'est prodigieux! dit-il à Villandri, qui se contenait pour ne pas rire aux éclats; ces animaux sont si bouchés qu'ils ne comprennent même pas l'honneur que je veux leur faire.

Puis lui rendant son épée et s'adressant encore une fois aux paysans :

— Allons, leur dit-il, vous êtes des brutes, j'ai eu tort de vous parler comme à des hommes.

Il s'assit et s'accouda avec humeur sur la table.

— Ah ça ! mon cher Cossac, lui dit Villandri, sais-tu que je commence à croire que le démon de la destruction a présidé à ta naissance et t'a soufflé son esprit dès le berceau ?

— Pourquoi cela? demanda brusquement le baron.

En ce moment, un nouveau personnage parut sur la scène; c'était un homme portant la robe des moines mendiants de l'ordre des Franciscains.

Il sortit d'une petite chambre située au premier étage de la métairie, et s'accouda, tout près de l'escalier et juste au-dessus des deux gentilshommes, à la galerie de bois qui faisait le tour du bâtiment, intérieurement et extérieurement.

Sous l'ampleur de sa robe et dans l'om-

bre du capuchon qui rabattait sur sa tête, on distinguait vaguement un corps grêle, des traits maigres, ternes, minces et effilés comme un museau de fouine, des yeux d'un jaune luisant, comme ceux des bêtes fauves, avec la même fixité, la même expression ardente et inexorable, mais profondément enfoncés dans l'orbite et surmontés de sourcils noirs, larges et touffus, signe infaillible d'une volonté de fer.

Cependant, tout le reste de sa personne tranchait singulièrement avec ce signe caractéristique.

Tout dans sa pose, dans sa démarche et même dans l'expression de son visage, trahissait une nature faible et chétive, un caractère rampant, une âme servile.

Or, comme la première de ces facultés est incompatible avec les autres, l'une de ces apparences devait être fausse et tromper sur le caractère réel de ce personnage.

— Tu me demandes pourquoi je pense que tu as eu le démon de la destruction pour parrain, dit Villandri ; mais c'est tout simplement parce que tu es le plus enragé tueur d'hommes que j'aie jamais

connu. Dans la bataille, quel est celui qui laisse le plus de cadavres autour de lui? Toi. Après le combat, quel est, parmi les capitaines réformés, celui qui se montre le plus impitoyable pour les catholiques vaincus, fussent-ils blessés et mourants? Encore toi. Enfin, quand la guerre cesse, quand il n'y a plus de papistes à massacrer, quel est le plus furieux duelliste parmi tous les partisans du roi de Navarre? Toujours toi. Bref, bien des gens disent partout que tu es le vrai pendant de ce ligueur à cœur de tigre, que ses froides barbaries ont fait surnommer à Paris le frère Léopard, et, sur mon âme, tu finiras par leur donner raison.

Le moine se pencha entièrement sur la balustrade, écarta légèrement son capuchon pour mieux entendre et ses prunelles jaunes semblèrent tout-à-coup lancer des éclairs.

— Qui ? moi ! s'écria Cossac en se frappant la poitrine avec force, on ose me comparer à ce Louchart damné qu'ils ont appelé là-bas frère Léopard ? mais c'est une calomnie qui n'a pas de nom ! J'ai tué bien des gens, c'est vrai, mais je les ai tués loyalement, au péril de ma propre vie, tandis que lui, le misérable, n'a jamais su manier une arme et a commis ses atrocités à l'a-

bri de tout danger. Ah! nous irons quelque jour à Paris et alors gare à ce Léopard! Si nous nous rencontrons face à face, nous verrons qui de nous deux a la patte la plus lourde et la griffe la plus aiguë. Je veux lui faire payer cher le mal qu'il a fait à ceux de la religion. Mais, dis-moi, Villandri, toi qui arrives de Paris, as-tu vu de près cette bande de chenapans qu'on appelle le comité des Seize?

Villandri allait répondre, quand il vit le moine, qui était descendu dans la cour, très occupé à chercher une place où s'asseoir.

A son aspect, il laissa échapper un mouvement de vive surprise.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Cossac.

— Rien, rien, répondit machinalement Villandri.

Puis faisant un signe au métayer, qui n'était qu'à quelques pas et qui accourut avec empressement :

— Bon homme, lui dit-il, quel est donc ce religieux?

— Monseigneur, c'est, comme vous le voyez, un brave moine mendiant arrivé hier de Paris.

— De Paris! murmura tout bas le jeune gentilhomme; je ne me trompe pas, c'est lui.

Puis, élevant la voix :

— La figure de ce religieux m'intéresse, dit-il au métayer; allez donc l'inviter de ma part à venir prendre place à cette table.

— A cette table! Près de vous? s'écria le métayer stupéfait.

— Cela me plaît ainsi, allez donc.

— Ah! ça, quelle diable d'idée as-tu donc là, demanda Cossac à Villandri, de vouloir te frotter à cette vilaine robe?

— Cet homme arrive de Paris, il pourra nous donner des nouvelles de ce qui s'y passe.

— Je l'aurais bien contraint à nous en

donner sans m'abaisser à trinquer avec lui.

— Tu l'aurais contraint à parler, sans aucun doute; mais il y a gros à parier que cette façon de l'interroger l'eût poussé à ne te débiter que des mensonges.

— Peut-être as-tu raison.

Le moine, conduit par le métayer, venait de s'approcher d'eux.

— C'est bien, dit Villandri au métayer, apportez un verre et une nouvelle bou-

teille. Et vous! mon brave, dit-il au franciscain, asseyez-vous là, je vous prie.

Le moine fit mine de se récrier sur un tel honneur.

— Allons, s'écria brusquement Cossac, puisqu'on te le permet, face de carême, assieds-toi et ne fais pas tant de façons.

Le franciscain s'inclina avec les marques de la plus profonde humilité, puis il s'assit à l'extrémité du banc et tout-à-fait sur le bord, si bien qu'il semblait s'y tenir en équilibre.

— Commencez par boire un coup de ce bon vin, lui dit Villandri en remplissant le verre que venait d'apporter le métayer.

Le moine franciscain prit le verre; puis, ayant d'une voix mielleuse appelé sur ses deux hôtes les bénédictions du ciel, il le vida d'un seul trait.

— Et maintenant, reprit Villandri, vous arrivez de Paris, c'est-à-dire d'une ville où nous ne comptons à peu près que des ennemis, dites-nous donc un peu ce qui s'y passe.

— Hélas! dit le religieux, tout y va de mal en pis; notre roi Henri III continue à passer son temps en amusements frivoles, pendant que les ligueurs conspirent contre sa couronne et sa liberté, voire même contre sa vie.

— Sans compter, dit Cossac, qu'on sème sur lui les bruits les plus absurdes : ne raconte-t-on pas qu'il joue au bilboquet comme un enfant de six ans?

— C'est la pure vérité, monseigneur, répondit le moine; et ce qu'il y a de pis,

c'est qu'il ne craint pas de se montrer en public portant à sa ceinture son bilboquet à côté d'un gros chapelet composé de têtes de mort sculptées en os. Le reste de son temps est consacré à nourrir de petits chiens épagneuls et à parcourir les rues de Paris avec ses deux mignons, Joyeuse et d'Épernon, habillés tous trois en pénitents, ce qui donne fort à gloser aux guisards comme bien vous pouvez penser.

— M'est avis, observa Villandri avec intention, qu'il vaut encore mieux jouer au bilboquet que de souffler le feu de la guerre civile, comme font en ce moment

les fortes têtes de la bourgeoisie, pour le compte et aux frais du roi d'Espagne.

— Ah çà! et le Guise! ajouta Cossac, que devient-il? que fait-il? La mort du duc d'Anjou l'a mis fort en gaîté, dit-on?

— Dame, monseigneur, c'était assez naturel. Pour son altesse, c'était une belle aurore qui se levait là. Aussi depuis ce moment, lui et ses dartisans, dirigent-ils tous leurs efforts et toutes leurs calomnies contre votre roi Henri de Navarre,

que sa naissance appelle naturellement au trône de France depuis la mort de ce dernier des Valois.

— Et ce fameux comité des Seize, composé de quelques misérables, dont la plupart n'ont de bon que la langue, quels sublimes exploits accomplit-il en ce moment?

— Hélas! monseigneur, répondit le franciscain en glissant un regard furtif sur Villandri, comme s'il eut espéré lire sa pensée sur sa physionomie, ils organisent sourdement la révolte contre leur roi

légitime, recueillant avec ardeur des signatures en faveur de la sainte union dans toutes les classes de la société, gagnant un à un jusqu'aux serviteurs du roi, recueillant de tous côtés et par tous les moyens de l'argent et des armes pour l'heure où ils lèveront ouvertement la tête, heure funeste, qui ne tardera pas à venir et qui eût sonné déjà sans le caractère prudent et circonspect de monseigneur de Guise, qui ne veut rien laisser au hasard et paraît bien décidé à n'engager la lutte que le jour où il tiendra dans ses mains toutes les chances de succès.

— Tudieu! s'écria Cossac, ce gaillard-

là raisonne comme un docteur en Sorbonne.

Le franciscain se troubla légèrement à cette observation, mais s'étant remis aussitôt :

— Que voulez-vous, monseigneur, dit-il à Cossac, on parle tant, à l'heure qu'il est, des affaires de l'état et de la religion, que tout le monde est bien forcé de les connaître, depuis le plus grand jusqu'au plus humble.

— Et ce bon père, ajouta Villandri, a

peut-être des raisons particulières de s'en occuper plus qu'un autre.

— Moi !

— Qui sait? tenez-vous pour Guise ou pour le roi? êtes-vous politique ou ligueur?

— Sangdieu ! si je le savais? s'écria Cossac en caressant la poignée de son épée.

— Hélas, je ne suis rien, mes bons seigneurs, répondit le moine avec humilité. Je ne songe qu'à l'intérêt de ma con-

frérie, parce que cet intérêt est en même temps celui de tous les malheureux. Recueillir les aumônes, voilà toute mon occupation, et c'est pour cela que me trouvant dans ce pays, j'ai eu la pensée d'aller à la fête de Saint-Gelais. Si l'on ne m'a trompé, c'est aujourd'hui que cette fête a lieu?

— On ne vous a point trompé, répondit Villandri, et tous ces braves gens s'y rendent ainsi que vous.

— Il y a encore loin d'ici là, monseigneur?

— Il y a deux lieues à peine d'ici Nérac et le petit village de Saint-Gelais touche presque à cette ville.

— Pardon, monseigneur, si j'ose encore vous adresser une question, reprit timidement le franciscain.

— Parlez, mon brave, je bois en vous écoutant.

— J'ai traversé ce pays il y a longtemps, mais si longtemps que j'en ai gardé à peine un souvenir confus; ce petit château que je vois enfoui là-bas dans l'épaisseur des

bois, n'appartient-il pas à la famille de Montmeylian ?

— Non, brave homme, non, c'est le manoir de Sainte-Luce.

Au nom de Sainte-Luce, un jeune homme qui venait d'entrer vivement dans la cour s'arrêta tout-à-coup et se mit à écouter, appuyé contre un des piliers qui soutenait la galerie de bois.

— Sainte-Luce ! répéta le moine ; durant le peu de jours que j'ai passés dans ce pays, ce nom a frappé plusieurs fois

mes oreilles. Il me semble avoir entendu parler d'un baron de Sainte-Luce qui, autant qu'il m'en souvienne, était jadis intimement lié avec la maison d'Amalfi, dont la fille unique a épousé un Montmeylian.

— C'est précisément cela, reprit Villandri; ce baron de Sainte-Luce, dont, au reste, je me souviens à peine, était un brave et beau cavalier, dit-on, qui avait de l'esprit, et passait pour ne pas déplaire aux dames. Peu de temps après le mariage du marquis de Montmeylian avec mademoiselle d'Amalfi, il partit pour l'Allemagne, et on apprit au bout de quelques mois qu'il

y était mort... mais comment? c'est ce que je n'ai jamais su.

— Eh pardieu! s'écria Cossac, tu n'avais qu'à me le demander, je te l'aurais dit tout de suite.

— Tu le sais donc? demanda Villandri.

— Si je le sais?... Je le sais mieux que personne, répliqua l'enragé baron en lissant son épaisse moustache; c'est moi qui l'ai tué.

Le jeune homme qui écoutait, caché der-

rière le pilier, frissonna tout-à-coup et devint horriblement pâle.

— Encore! s'écria Villandri. Ah ça, tu as donc tué tout le monde?

— Ah! pour cette fois, je suis fort excusable, et je suis sûr que toi-même tu vas m'absoudre.

— Je n'en suis pas aussi certain que toi; enfin, va toujours.

Le jeune homme se colla tout-à-fait contre le pilier, et tendit l'oreille avec une ardente curiosité.

II

La chasse au sanglier.

— Voilà ce que c'est, dit Cossac. J'étais à Berlin, il y a à peu près une vingtaine d'années, j'en avais autant alors; c'est assez te dire que je faisais ma cour à toutes les jolies femmes et que mes hommages

étaient généralement assez bien accueillis. Un jour, une délicieuse petite Allemande m'accapare au milieu d'une fête et me fait les agaceries les plus encourageantes ; je pousse ma pointe, je lance une déclaration : la jeune femme ne dit mot ; je continue... mais voilà qu'au moment où je la croyais en proie à la plus vive émotion, elle me montre du doigt un gentilhomme, qui n'était autre que le baron de Sainte-Luce, et me demande son nom. Je le lui dis et reprends ma déclaration où je l'avais laissée ; elle m'interrompt de nouveau pour me demander je ne sais quel détail sur le même baron de Sainte-Luce ; et trois fois de suite j'eus à subir la même

mystification. Bref, je ne tardai pas à m'apercevoir que la ravissante petite Allemande ne m'accueillait si bien que pour me parler d'un autre. Je ne pouvais supporter patiemment un affront pareil; je quittai brusquement la coquette qui avait osé se jouer de moi de la sorte et m'en fus droit au baron.

— Monsieur de Sainte-Luce, lui dis-je, me refuserez-vous l'honneur d'une rencontre à l'épée ou au pistolet demain au point du jour?

— Quand et comme il vous plaira, me

répondit le baron qui, je dois l'avouer, était fort brave; mais, s'il n'y a point indiscrétion de ma part, oserai-je vous demander la raison de cette querelle?

— Je la dirai d'autant plus volontiers, répondis-je, que M. le baron a trop de sens pour n'en pas apprécier toute la gravité; cette raison, la voici : Vous portez les moustaches courtes et effilées, ce qui me paraît une intention évidente de faire la critique des miennes, qui sont longues et touffues.

— En effet, me répondit M. de Sainte-

Luce en souriant, voilà un grave motif de duel, ou il n'y en eut jamais. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous croisions le fer, et à cinq heures dix minutes, le baron de Sainte-Luce rendait le dernier soupir.

— Que Satan te confonde! s'écria Villandri.

Le jeune homme ne put s'empêcher de frémir; ses yeux flamboyants, ses traits violemment contractés, attestaient qu'un combat terrible se livrait en lui.

Il jeta vers le ciel un regard brûlant, comme pour le prendre à témoin d'un serment solennel, et essuya la sueur qui ruisselait de son front.

Quant au moine, il était absorbé dans ses pensées et paraissait n'avoir rien entendu.

— Le baron de Sainte-Luce n'avait pas plus de vingt-cinq ans et il était garçon, reprit Cossac ; cependant on m'a assuré qu'il avait laissé un fils. On dit même que ce petit bâtard est fort gentil.

Le jeune homme se croisa les bras et, les lèvres serrées, le regard fixe, il recula d'un pas pour être encore moins en vue et se remit à écouter, immobile comme une statue.

— En effet, dit Villandri, quelque temps avant qu'on ne reçût la nouvelle de la mort de M. de Sainte-Luce, Jacob, le vieux serviteur et le confident intime du baron, portait à Caridès-la-Sévillane un enfant qu'elle éleva avec le sien, et qui est devenu depuis un beau jeune homme.

— Ah! oui, Caridès, dit Cossac, une

Espagnole sur laquelle on conte je ne sais quelle épouvantable histoire.

— Justement, une histoire qui se passa il y a de cela dix-sept ans, et dont le héros fut son mari, lequel, au dire des gens de la contrée, serait en train de griller à l'heure qu'il est au plus profond des enfers. Cette histoire, dont les détails ne me sont connus que très confusément, la décida même à quitter le pays après avoir rendu à Jacob le fils du baron de Sainte-Luce, alors âgé de trois ans. Le vieux serviteur, qui avait en main toutes les pièces nécessaires pour faire reconnaître

les droits de cet enfant à l'héritage du nom et de la fortune de son maître, accomplit rigoureusement ce devoir, et, quoiqu'entré depuis au service de la maison de Montmeylian, il n'a cessé de veiller sur lui avec une sollicitude toute paternelle.

Le moine, qui écoutait depuis un moment, releva vivement la tête, comme frappé d'une idée subite.

— Pardon, monseigneur, dit-il à Villandri, connaît-on la mère de ce jeune homme?

— Non. Est-ce que cela vous intéresse?

— Et vous dites, poursuivit-il sans répondre à la question de Villandri, que le serviteur du baron de Sainte-Luce est entré, depuis la mort de son maître, dans la famille de Montmeylian?

— Ah! ça, franciscain, mon ami, dit Cossac, il me semble que tu te familiarises étrangement. De quel droit oses-tu t'informer d'une famille aussi haute, aussi noble que les Montmeylian?

— Pardon, monseigneur, balbutia humblement le moine; mais...

— Allons, assez; nous en avons déjà trop souffert.

Le franciscain baissa la tête et se tut.

Alors le jeune homme, quittant le pilier qui jusque-là l'avait caché à tous les yeux, s'avança vers le métayer.

— Monsieur le chevalier de Sainte-Luce! Vous ici! s'écria le bonhomme.

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers le nouveau venu.

C'était un beau cavalier, à la taille élégante, à l'air dégagé, à la mine hardie et aventureuse.

Dans le dessin du front, au ton vaporeux de l'œil, à son teint légèrement bronzé, mais plein d'éclat, et surtout à la coupe d'un nez aquilin d'une rare pureté de formes, on eût cru reconnaître le type mauresque dans toute sa beauté sauvage et indépendante.

Il se dirigea vers Cossac et Villandri et les salua gravement.

– Pardieu, dit Cossac en se penchant à

l'oreille de Villandri, on a bien raison de dire : Beau comme un bâtard.

Villandri se leva vivement et abordant poliment le jeune homme :

— Chevalier, lui dit-il, nous ferez-vous l'honneur de prendre place à cette table rustique, et de boire avec nous un verre de vin de Jurançon ?

— Merci, monsieur, répondit Sainte-Luce, je n'ai besoin de rien.

— Cependant, dit le métayer, M. le chevalier est tout pâle.

— Bah! dit Sainte-Luce, vous vous trompez. Mais j'ai hâte de repartir, car il faut que je rentre chez moi avant de me rendre à la fête de Saint-Gelais.

—Comment! dit le métayer en insistant avec une respectueuse familiarité, monsieur le chevalier ne prendra pas même un verre de vin?

— Rien, répondit le jeune homme; il y a déjà quelque temps que je suis arrivé et que j'ai prié votre fils de mettre mon cheval à l'écurie. Je vais voir s'il est assez reposé pour reprendre sa route.

— Vous aurez sans doute besoin de moi, dit le métayer, je vais vous accompagner.

— Merci, dit Sainte-Luce, vous avez fort à faire aujourd'hui, et je puis me passer de vos services.

Et il se dirigea vivement vers l'écurie.

Le métayer l'avait accompagné de quelques pas.

En se retournant, il vit le moine à ses côtés.

— Maître hôtelier, lui dit celui-ci, j'ai un peu connu autrefois la famille de Montmeylian, que j'aime et honore comme gens de bonne maison et de haute vertu. Je serais donc heureux d'obtenir sur eux quelques renseignements. Mais, d'abord, M. le comte de Montmeylian vit-il toujours ?

— Oui, certes, répondit le métayer, et c'est un honorable gentilhomme, auquel on n'a guère à reprocher qu'une dureté extrême envers les paysans ; mais c'est son caractère ; il paraît qu'il a toujours été ainsi.

— Oui... toujours... c'est vrai, murmura sourdement le franciscain.

Puis il reprit à haute voix :

— N'ai-je pas entendu dire qu'il avait une fille?

— Mademoiselle Laurence de Montmeylian, s'écria l'hôtelier, oh! une fille belle comme les anges; c'est la fleur du pays!

— Alors ce ne sont pas les maris qui lui manqueront, car les Montmeylian sont riches, n'est-ce pas?

— Oh! très riches. Mais, jusqu'à présent, on ne parle pas encore de mariage.

— A merveille, dit à part lui le moine, mes informations étaient exactes.

En ce moment le son d'une cloche se fit entendre dans le lointain.

— C'est la cloche de Saint-Gelais, s'écria un paysan, il est dix heures, la fête doit commencer à midi, il est temps de partir.

Tous les paysans et bourgeois furent debout en un clin d'œil. Cossac et Villandri se levèrent aussi et commandèrent au métayer d'amener leurs chevaux.

Au même instant, le jeune chevalier de Sainte-Luce s'élança dans la cour, monté sur le sien, un beau genêt d'Espagne, au cou gracieusement recourbé, à la robe noire et luisante, aux jambes fines et nerveuses.

— Messieurs, dit-il à Cossac et à son compagnon, j'espère vous retrouver à la fête de Saint-Gelais.

— Quant à moi, c'est peu probable, répondit brusquement Cossac; ces manants ne me plaisent pas assez pour que j'aille me mêler à leurs ébats.

— Je serais désolé cependant que notre connaissance en restât là, dit le jeune homme d'un ton poli et dégagé, et je vous préviens que j'ai dessein de lier avec vous plus intime connaissance. N'appartenez-vous pas tous deux à la cour du roi de Navarre?

— Oui, monsieur le chevalier, répondit le comte, et quand vous voudrez y venir, vous n'aurez qu'à demander M. de Villandri, votre serviteur, et le baron de Cossac, mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter.

— Messieurs, dit le chevalier avec au-

tant de calme et de courtoisie que s'il eût eu les pieds sur le sol, quoique son cheval ne cessât de piétiner et de se cabrer, nous nous reverrons bientôt.

Et les saluant de la main, il lâcha la bride à son cheval, qui partit ventre à terre et franchit la grande porte charretière avec la rapidité d'une flèche.

Il parcourut ainsi au galop la moitié de la longue côte boisée qui conduisait au charmant petit manoir dont les tourelles se dessinaient au loin dans l'azur du ciel.

Tout à coup, le chevalier entendit plusieurs coups de feu ; il arrêta brusquement son cheval et prêta l'oreille pour reconnaître de quel côté partaient ces détonations.

Les coups de feu cessèrent, mais il distingua un concert d'aboiements qui venaient d'une colline située à sa gauche.

Le chevalier était jeune et ardent ; il aimait la chasse, il entrevoyait un beau coup à faire, un péril à braver peut-être ; il lança son cheval dans la direction de la colline et en atteignit bientôt le sommet.

Arrivé là, il vit une douzaine de chasseurs échelonnés le long d'une vaste clairière au centre de laquelle se tenait, immobile et menaçant, un monstrueux sanglier.

La meute entière entourait le terrible animal; mais il était si effrayant à voir avec ses longues défenses, ses soies hérissées, ses yeux ronds et sanglants, que les chiens les plus braves se contentaient d'aboyer à distance sans oser l'attaquer.

A cet aspect, le jeune homme sentit battre son cœur et bouillonner son sang.

Tous les gentilshommes de la contrée lui étaient connus; il était sûr de se voir bien accueilli; il résolut donc d'aller solliciter sa part d'une partie qui promettait un si vif intérêt.

Il prenait déjà son élan, quand il vit un chasseur faire quelques pas vers le sanglier et le coucher en joue.

Alors le chevalier contint vigoureusement son cheval, auquel il venait de lâcher la bride, et, mettant pied à terre, il se cacha derrière une roche qui le mas-

quait complètement et lui permettait de tout voir.

— Il me semble que c'est le roi Henri, murmura-t-il.

C'était Henri de Navarre, en effet, accompagné de quelques-uns de ses fidèles amis, parmi lesquels Lanoue, Châtillon et d'Aubigné se faisaient remarquer au premier rang.

Il fallait renoncer à se mêler à cette chasse, mais Sainte-Luce se mit à la suivre avec un redoublement d'intérêt et d'émo-

tion, et, dans la prévision de quelque événement grave, il prit son fusil et le tint à la main tout armé.

Quand le sanglier vit l'arme du roi dirigée vers lui, il comprit qu'il fallait à tout prix quitter un lieu où il était exposé de tous côtés et s'élança résolument à travers les chiens vers la forêt.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, sa fuite releva subitement le courage de ses ennemis qui se ruèrent sur lui et se pendirent en grappes à ses oreilles.

L'animal poussa un grognement de rage et de douleur, et secouant avec furie sa hure noire et hérissée, il éparpilla à terre, par le seul effet de cette terrible secousse, tous les chiens qui avaient cru l'abattre.

Un des vaincus, exaspéré de sa défaite, revint courageusement à l'attaque, mais le sanglier lui donna un violent coup de tête et l'envoya à dix pieds de là, le ventre ouvert et poussant des cris d'agonie; puis il passa comme un trait à travers le reste de la meute et disparut dans la forêt, échappant aux chasseurs qui n'auraient pu tirer sur lui sans tuer leurs chiens.

Hommes et bêtes disparurent à sa suite dans la forêt, et le chevalier entendit résonner les cors, les aboiements et le cri des piqueurs.

Le bruit s'éloigna d'abord, se perdit peu à peu dans l'épaisseur du bois, puis se fit entendre de nouveau et se rapprocha rapidement; enfin, Sainte-Luce vit le roi et deux gentilshommes déboucher de nouveau, dans la clairière, apprêter leurs armes et les diriger vers le point opposé à celui par lequel ils étaient venus.

Le chevalier comprit que le sanglier

était rabattu vers la clairière, et que le roi et ses deux gentilshommes avaient pris les devants.

Le jeune homme brûlait du désir de prendre part à cette fête, dont il n'était éloigné que de cent pas à peine, et qui allait offrir un spectacle si curieux ; mais il dut se résigner au rôle de simple spectateur.

L'animal déboucha sur la clairière, lancé comme une trombe, si bien qu'il s'arrêta tout court à vingt pas du roi.

Henri l'ajusta un moment avec un mer-

veilleux sangfroid et lâcha son coup.

L'animal bondit, on vit le sang couler de son poitrail; mais il n'était blessé que tout juste assez pour trouver dans l'excès de la souffrance une fureur et une énergie qui le rendaient cent fois plus redoutable.

Il regarda le roi, et alors sa hure sauvage, ses yeux rouges comme deux braises, et ses longues défenses, agitées d'un mouvement convulsif, annoncèrent qu'il était décidé à prendre l'offensive et à porter à ses ennemis les coups les plus furieux.

Henri tira son couteau de chasse et attendit intrépidement.

Deux coups de feu partirent à la fois, tirés par d'Aubigné et Châtillon ; mais ils atteignirent l'animal au flanc et le firent à peine tressaillir.

Ses yeux jetèrent un éclat plus farouche encore sous les soies rudes qui les couvraient à moitié ; il enfonça deux fois ses défenses dans la terre, comme pour les aiguiser, et se rua sur Henri de Navarre avec l'impétuosité d'un projectile lancé par une machine de guerre.

Les deux capitaines étaient pâles et altérés, car il était évident qu'en dépit de son courage le roi allait succomber sous la violence d'un pareil choc.

Tout à coup une détonation éclate, le sanglier recule en jetant un cri rauque, comme s'il se fût heurté contre un obstacle invisible, puis il se roule sur la terre en la creusant avec ses ongles et ses défenses, jusqu'à ce qu'enfin il demeure immobile et collé au sol ; il était mort.

Henri stupéfait jeta les yeux autour de lui pour voir à quel autre de ses gentils-

hommes il devait la vie, mais personne ne parut ; ils étaient seuls.

— Ventre Saint-Gris ! messieurs, que dites-vous de cela ? dit le roi ; savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi de me croire sauvé par un miracle, si nos amis les ligueurs n'assuraient que je suis un païen et un damné ?

— Voilà qui est merveilleux, en effet, répondit d'Aubigné, car je ne vois personne, et l'habile tireur qui a fait ce magnifique coup doit être à plus de cent pas de nous, peut-être derrière cette roche

grise qui s'élève là-bas et à laquelle précisément le sanglier faisait face.

— Allez donc voir, d'Aubigné, dit Henri ; si vous le trouvez, amenez-le moi, car, sur mon âme, c'est un rude et habile compère ! Voyez donc, il a logé la balle dans l'œil du sanglier.

D'Aubigné partit vers la roche qu'il avait indiquée lui-même, tandis que le roi examinait le sanglier et racontait aux autres chasseurs qui arrivaient successivement l'événement presque incroyable qui venait de se passer.

D'aubigné vint annoncer au roi qu'il n'avait vu personne derrière la roche, mais qu'il avait distingué des traces de pieds sur le gazon, et qu'il avait vu au loin, dans un tourbillon de poussière, un cavalier qui s'éloignait au grand trot.

— Oh! celui-là, dit Henri, il faudra bien que je le retrouve un jour. Mais, en attendant, qu'on fasse rentrer la meute et qu'on emporte au château ce maître rustre qui voulait tâter de notre peau tout à l'heure.

Puis se tournant vers les deux gentils-

hommes qui venaient de se trouver avec lui en face du sanglier :

— Eh bien! d'Aubigné, eh bien! Lanoue, leur dit-il, il paraît que mon heure n'était pas encore venue, et que messieurs de la Sainte-Union de Paris et des provinces n'auront pas encore cette fois la satisfaction de prononcer mon oraison funèbre... Par ma foi, je n'en suis pas fâché, et si vous le voulez bien, mes amis, puisque nous avons le bonheur d'être encore tout entier, nous ferons une petite excursion avant de retourner au château.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

La fête de Saint-Gelais.

L'endroit où devait avoir lieu la fête de Saint-Gelais était une immense prairie oblongue, bordée d'un côté par une chaîne de collines boisées, de l'autre par une montagne escarpée, toute sillonnée

de sentiers tortueux, et séparée de la plaine par une rivière profonde et limpide.

Cette rivière, c'est la Baise, dont les eaux bienfaisantes fécondent à la fois la vaste prairie et baignent la base brûlante de la montagne, calcinée par les rayons du soleil.

A l'une des extrémités de la plaine, on distinguait, comme suspendue dans la vapeur d'un brouillard bleuâtre, la petite ville de Nérac.

Du côté opposé, à une lieue de distance environ, on voyait se dresser une immense

touffe d'arbres verts, et au niveau de leurs cîmes les toits aigus d'un vieux château dont l'architecture devait remonter au temps de Charles VII.

C'était le château de Montmeylian.

Au milieu de la prairie, se dessinait un vaste enclos de forme ovale, grossièrement protégé par des pieux plantés en terre et reliés entre eux par des cordes tendues.

Au centre de cet enclos, s'élevait une grande perche à laquelle pendaient de longues banderolles, signes de ralliement des divers cantons qui devaient avoir leurs

représentants à la fête de Saint-Gelais et être admis à concourir.

Les principaux jeux étaient le mail, le jeu de la barre et le tir à l'arquebuse.

Des gradins, disposés en amphithéâtre, entouraient les deux tiers de l'arène et offraient aux regards un spectacle aussi original que varié.

Tout un côté de cet énorme échafaudage était destiné aux campagnards, aux paysans, à tout le menu peuple, et c'était plaisir de voir ces bons gros visages rubiconds, ces yeux d'enfants étonnés, ces fraîches figures de villageoises, toute cette masse

remuante et confuse de physionomies naïves, souriantes, qui bourdonnait et se balançait comme une mer doucement soulevée par un beau vent d'est.

Toute cette portion de places réservées avait été naturellement envahie par les plus ingambes et les plus lestes.

Les paresseux, les retardataires et les lambins, qui venaient à la suite, étaient obligés d'aller se ranger par ordre d'arrivée contre les cordes qui formaient l'enclos; et alors c'étaient de longs cris de joie, d'innocentes railleries adressées par ceux qui étaient venus à temps, à ceux qui arrivaient trop tard.

L'autre côté, moins prompt à s'emplir, était réservé aux magistrats de la ville et à la haute noblesse.

Des coussins de soie, de larges toiles destinées à protéger les spectateurs contre les ardeurs du soleil, des draperies tendues sur les balustrades indiquaient suffisamment qu'on attendait les plus belles et les plus nobles dames du pays d'alentour.

L'entrée de l'enclos était gardée par un homme dont l'uniforme tenait le milieu entre le soldat et l'huissier ; on en eût pu dire autant de sa physionomie, dont l'expression débonnaire formait un contraste grotesque avec les deux moustaches for-

midables dont elle était armée et l'attitude martiale qu'il croyait devoir prendre pour cette solennité.

Ce gardien imposant était Pierre Godard, le chef des veilleurs de nuit de la ville de Nérac.

Pierre Godard tenait à la main droite une vieille hallebarde aux ferrures toutes rouillées, et de la gauche une liste qu'il parcourait de temps en temps d'un air capable; puis, à mesure que les concurrents des divers jeux se présentaient pour pénétrer dans l'enclos, il demandait à chacun son nom avec un sérieux et une gravité que rien au monde n'eût pu émouvoir.

Ce n'était pas qu'il ignorât un seul de ces noms; tous ces hommes lui étaient parfaitement connus et il condescendait même à plaisanter familièrement avec eux dans les circonstances ordinaires de la vie. Mais dans un pareil moment, Pierre Godard n'était plus à ses propres yeux que le héraut d'un tournoi, et il eût cru descendre des hauteurs de la mission dont on l'avait investi, s'il eût permis à sa dignité de se dérider un seul instant.

De tous côtés s'engageaient des conversations animées qui toutes avaient pour sujet les jeux qui allaient s'ouvrir, les concurrents désignés pour y prendre part

et le plus ou moins de chances de succès qu'on entrevoyait pour chacun.

Ce dernier chapitre surtout, on le conçoit, ouvrait un vaste champ à la contradiction et donnait matière à des discussions vivement soutenues.

Chacun avait sa préférence ou son antipathie basée, soit sur des liens d'amitié ou de parenté, soit sur cette affinité mystérieuse qui fait qu'en face d'une lutte entre deux hommes qui vous sont également inconnus, vous prenez forcément parti pour l'un des deux et faites intérieure-

ment des vœux ardents pour son triomphe.

Il était un groupe qui se distinguait particulièrement entre tous par une furie de loquacité sans égale.

Il se composait de trois femmes, dont deux d'un âge déjà mûr, et la troisième jeune, fraîche et accorte.

Cette dernière tenait par la main un gros garçon de quatre ans, dont l'autre main était occupée par une large tartine de graisse d'oie.

Pendant que sa mère discutait, l'enfant portait alternativement ses regards de la foule à sa tartine et de sa tartine à la foule, ne sachant trop ce qu'il devait le plus admirer, ou de cette quantité de gens aux costumes bariolés, ou de cette belle graisse d'oie blonde et luisante dont l'épaisse couche lui promettait un avenir de délices, avenir d'autant plus radieux qu'il dépendait de lui seul de l'éloigner ou de le rapprocher à son gré.

Or, Fifi n'était pas un goinfre grossier.

Fifi appartenait à cette école de gour-

mands profondément sensuels et intelligents qui comprennent qu'on peut doubler la délicatesse d'un mets en irritant le désir par l'attente, et il attendait.

Nos trois commères dissertaient donc avec feu sur le mérite des prétendants, et, en les passant en revue l'un après l'autre, toutes trois s'accordaient à reconnaître que pas un n'était taillé pour conquérir le prix.

Cette unanimité avait une cause toute naturelle : c'est que parmi les concurrents se trouvaient le mari de la jeune femme et les fils des deux autres.

— Tenez, s'écria la plus âgée, voilà mon fils qui entre dans l'enclos; voyez comme il dépasse tous les autres de la tête! Il suffit de le regarder, il n'est pas difficile de deviner maintenant qui gagnera le prix.

— Oui-dà! riposta l'autre mère; il paraît que vous n'avez que votre fils devant les yeux, mère Brigitte, ça vous empêche de voir les autres.

— Les autres! répéta Brigitte d'un ton de profond dédain, il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'ils ont tous l'air de nains auprès de mon garçon.

— Oui, c'est vrai, c'est une belle perche que votre garçon, j'en conviens; mais remarquez donc le mien, qui est justement à côté de lui, et dites-moi un peu qui osera entrer en concurrence avec un gaillard taillé comme cela? Hein! quelles épaules! quels reins! quelle carrure!

— Ah! ah! ah! vous me faites rire toutes deux, s'écria la jeune femme en riant aux éclats; comment! vous, mère Brigitte, vous, la Capeline, vous espérez le prix pour vos fils?

— Eh bien! pourquoi donc pas, la belle

meunière? s'écrièrent à la fois les deux mères piquées au vif.

— Est-ce que vous y tenez beaucoup à ce qu'ils aient le prix? demanda la jeune femme.

— Mais sans doute, et j'y compte bien.

— Et moi donc!

— Eh bien! reprit la belle meunière, vous avez oublié une précaution.

— Bah! laquelle?

— Il fallait prier mon mari de ne pas prendre part à la lutte·

— Voyez-vous ça, l'impudente! son mari! ne semblerait-il pas que c'est un Samson!

— Dame! jugez-en vous-mêmes; il est presqu'aussi grand que votre fils, mère Brigitte; et il a la poitrine deux fois large comme le vôtre, la Capeline.

— Qu'est-ce ça prouve, répondit Brigitte; au mail et à la barre, c'est autant l'adresse que la force qui décide; et la preuve, c'est que l'an dernier, c'est le Reyot qui a gagné

le prix, et votre mari est quatre fois plus vigoureux que le Reyot.

— Oui, répondit la jeune femme, mais vous oubliez que, l'an dernier, le plus fort après le Reyot, ça été mon mari, et comme cette fois le Reyot ne viendra pas...

— Qu'en savez-vous?

— Vous voyez bien qu'il n'a pas envoyé de gardes.

— Ça ne prouve rien; mais s'il ne vient pas, je suis tranquille; je mettrais bien ma

main au feu que c'est mon fils qui remportera le prix.

— Vous allez encore me faire rire, la Capeline.

— Mais vous ne savez donc pas que l'hiver dernier il a tué un loup à coups de bâton dans la montagne?

— Belle merveille! mon mari l'aurait tué à coups de poing.

— Ah! voilà les chevaliers de l'arquebuse qui arrivent des villages voisins, cria une voix.

A ces mots, tous les regards prirent la même direction, et alors un ravissant spectacle se déroula aux yeux des assistants : par tous les sentiers qui sillonnaient les flancs de la montagne, on vit serpenter de longues bandes de paysans en habits de fête, et chaque troupe précédée d'un drapeau.

Au même instant, apparut au loin sur la rivière une petite flotte composée d'une vingtaine de bateaux, en tête desquels étaient plantées les bannières de chacun des cantons voisins.

C'était un si charmant coup-d'œil qu'il

fit tout oublier, et suspendit immédiatement toutes les discussions.

Comme si une volonté unique eût dirigé la marche de ces troupes diverses, la petite flotte et les bandes dispersées sur tous les points de la montagne aboutirent simultanément au même centre, c'est-à-dire juste en face de l'enclos destiné aux jeux.

Ceux qui étaient venus par eau débarquèrent d'abord, puis les bateaux qui les avaient amenés s'en furent prendre les groupes descendus de la montagne et les amenèrent à leur tour sur la rive.

Alors, quand ils se virent tous réunis, les chevaliers de l'arquebuse se rangèrent en ordre et s'avancèrent pompeusement vers le lieu du tournoi, chaque village ayant en tête son étendard particulier et mettant entre lui et les autres une ligne de démarcation qui permît de les distinguer tous et de les juger séparément.

Arrivés à la barrière, ils rencontrèrent l'imposante figure de Pierre Godard, qui, en voyant s'avancer ce brillant cortége, avait jeté pour ainsi dire sur toute sa personne une nouvelle couche de sérieux et de dignité.

Chacun s'avança à tour de rôle, et le veilleur de nuit, les reins cambrés et la tête renversée en arrière, laissa passer les nouveaux venus après leur avoir fait décliner scrupuleusement leurs noms et prénoms, qui lui étaient tous connus.

— Tiens, dit tout-à-coup la Capeline, voyez donc, voilà Gilles-le-Songeur dans l'enclos!

— En vérité! s'écria la mère Brigitte du ton d'une vive surprise.

— Tenez, voyez-le donc... là-bas, vers le milieu de l'arène.

— C'est pourtant vrai, toujours seul et rêvant à je ne sais quoi. Oh! il n'a pas volé son sobriquet. Est-ce qu'il voudrait lutter aussi?

— Pardine! sans cela, Pierre Godard ne l'aurait pas laissé entrer dans l'intérieur de l'enclos. Ah! mais, c'est que c'est un homme de tête, Pierre Godard!

— Tiens, je l'aurais pris pour un imbécile, dit la jeune meunière en riant de manière à montrer les trente-deux perles blanches dont sa bouche était meublée.

— Oui-dà ! vous vous seriez trompée, la belle, répondit la Capeline avec vivacité ; s'il a la poitrine moins large que votre colosse de mari, il a aussi le crâne moins épais, ça fait compensation.

— Calmez-vous, belle Capeline, riposta la jeune meunière, qui avait l'immense avantage de toujours conserver un merveilleux sangfroid ; quand vous vous emportez, ça vous rougit le nez.

— Petite impertinente !

— Et puis, reprit la meunière toujours en

riant, ça rappellerait les calomnies qu'on a répandues sur votre compte à tous deux.

— Ah! et quelles calomnies, s'il vous plaît? s'écria la Capeline, dont toute la figure prit une teinte cramoisie, à l'unisson de son nez.

— Que sais-je, des sottises, un retard de quelques heures à la suite d'une messe de minuit, retard qui n'avait pour cause qu'un évanouissement bien naturel par une nuit aussi froide, et que les méchantes langues transformèrent en un rendez-vous.

— Ceux qui ont dit cela sont des sots.

— A qui le dites-vous, belle Capeline? Mais, pour en revenir à ce Gilles-le-Songeur, comme vous l'appelez, pourquoi donc vous étonnez-vous tant de le voir prendre part aux jeux de Saint-Gelais? Il me semble qu'il est assez jeune pour cela, il paraît vingt ans à peine; et quoiqu'il n'ait pas la longue taille du fils de la mère Brigitte...

— Je vais vous dire, interrompit vivement Brigitte, voyant que la langue impitoyable de la meunière s'apprêtait à enta-

mer son fils adoré, cela nous étonne de la part de Gilles, parceque, quoique gentil garçon et plein d'esprit, il ne se mêle jamais à aucuns divertissements, semble fuir la société des jeunes gens, et ne regarde pas plus les jeunes filles que si elles étaient de pierre.

— C'est singulier, dit la meunière; est-il né dans ce pays?

— Non, et il y est venu d'une façon assez bizarre.

— Oh! mère Brigitte, vous qui aimez

tant à conter des histoires, à preuve que dans le pays on vous nomme Brigitte-la-Conteuse, contez-moi donc celle-là. Il a une figure qui me revient, ce garçon.

— Tiens, tiens, tiens, dit la Capeline avec malice.

— C'est comme cela, riposta la meunière, sa mine annonce de l'esprit, et moi j'aime les gens d'esprit ; je ne dis pas cela pour offenser votre fils au moins.

— Voyez-vous la langue !

— Revenons à Gilles, dit la meunière ; comment est-il venu dans ce pays?

— Cela date environ de quatre ans, reprit Brigitte enchantée d'avoir une histoire à dire; Gilles n'en avait guère que seize ou dix-sept alors, car je crois que lui-même ne sait pas son âge bien au juste; mais il paraissait à peu près cela. Il faisait partie d'une troupe de bohêmes qui traversaient le pays, lorsque tout à coup il s'arrête, juste au milieu de cette prairie où nous sommes, regarde les bois, la plaine, la rivière, les montagnes, paraît frappé de surprise à chaque chose qu'il contemple, comme si cela rappelait à son esprit quelques souvenirs confus, des souvenirs d'enfance peut-être, puis s'assied à

terre, jette sa tête dans ses deux mains et se met à pleurer.

— Pauvre garçon! dit la belle meunière d'une voix attendrie. Voyez-vous, mère Brigitte, c'est que sans doute il avait pris naissance dans quelque pays de montagnes, et que celui-ci lui rappelait son village.

— C'est ce que je pensai, reprit Brigitte, quand je vis qu'il refusait de suivre les bohémiens qui voulaient continuer leur route; car j'étais là à faire paître mes vaches. Furieux de son obstination, le

chef de ces bandits le frappa de son bâton pour le forcer à marcher avec eux; mais alors Gilles s'élança sur lui comme un lion, lui arracha un long couteau qui pendait à son côté, et, s'éloignant de quelques pas, il jura que le premier qui l'approcherait, il l'étendrait raide mort sur la place.

— Ah! il est si brave que cela? dit la jeune femme avec admiration.

— Il est vrai qu'on ne s'en douterait guère à voir son air calme et nonchalant. Toujours est-il que les bohémiens s'écartèrent de lui avec épouvante, tout stupé-

faits d'une action à laquelle, sans doute, ils étaient loin de s'attendre. Alors le chef voyant qu'il n'y avait rien à espérer par la force voulut employer un autre moyen : il tâcha de toucher son cœur en lui parlant des soins qu'on avait eus pour lui et de la reconnaissance qu'il devait en échange à toute la troupe qu'il voulait abandonner. Mais Gilles, qui n'est pas un imbécile, comme vous l'avez deviné, répondit à son chef qu'il commençait à comprendre comment il se trouvait parmi eux et quel genre de reconnaissance il leur devait.

« — Que veux-tu dire, demanda le chef des maraudeurs ?

» — Je veux dire, s'écria Gilles avec feu, que je cherche en vain parmi vous un père, un frère, une sœur, et que je me vois seul; je veux dire que puisque je n'ai pas de famille ici, j'en ai une ailleurs, et que vous m'avez enlevé à cette famille où j'aurais trouvé sans doute une vie calme et heureuse au lieu de l'existence misérable et infâme que j'ai trainée avec vous.

» — Tu es bien difficile, lui dit le bohême en raillant; quelle que soit la bicoque où nous t'ayons ramassé, chaumière ou château, peux-tu bien comparer la vie monotone que tu y aurais menée à celle que tu as partagée avec nous, marchant

au grand air, couchant à la belle étoile, vivant sans souci du lendemain, et sans regrets de la veille ? Que te faut-il de plus ?

» — Je vous dis que vous êtes des misérables, s'écria Gilles, vous qui avez plongé dans un éternel désespoir la famille à laquelle vous m'avez ravi, vous qui avez vendu pour quelques piastres...

» — Allons ! c'est bien !... toujours la même histoire... Voyons ! tu ne veux pas nous suivre... décidément ?

» — J'aimerais mieux mourir.

» — Reste donc... adieu!

» Ils partirent.

» Alors un grand beau chien qui semblait suivre cette scène avec intérêt comme s'il l'eût comprise, demeura immobile et tout perplexe entre la bande des bohêmes qui s'éloignait, et Gilles qui restait, tournant la tête de côté et d'autre, mais plus souvent vers Gilles, et paraissant se consulter avec angoisse sur le parti qu'il devait prendre.

» Mais le chef des bohêmes rappela

le pauvre animal d'une voix dont la rudesse fixa aussitôt son irrésolution.

» Il jeta un regard plein de tendresse vers Gilles et partit comme un trait pour rejoindre la troupe maudite.

» — Pauvre Fœdor! murmura tristement Gilles, voilà le seul que je regrette; je n'avais pas d'autre ami au monde; maintenant me voilà abandonné de tous.

» Puis il s'étendit sur l'herbe et se mit à contempler de nouveau cette plaine et ces montagnes avec un air de ravissement; si bien qu'il demeura là jusqu'au

soir, oubliant tout et ne songeant pas même à boire ni à manger.

» A la fin pourtant, la fatigue s'emparant de lui, il laissa tomber sa tête sur son bras et s'endormit.

» Il dormait ainsi depuis une heure environ, quand portant machinalement les yeux devant moi, je vis quelque chose de noir qui descendait la montagne avec la rapidité d'une roche qui se serait détachée du sommet.

» Je regardai plus attentivement, et

je reconnus alors le chien des bohêmes; arrivé au pied de la montagne, il s'élança dans la rivière, la traversa en un clin-d'œil, pour repartir comme un trait et arriver aussitôt près de Gilles, dont il se mit à lécher le visage et les mains, en bondissant et en gémissant de joie.

» Gilles s'éveilla, et, à l'aspect de Fœdor, qui ne cessait de bondir et de l'accabler de caresses, il parut aussi heureux que s'il eût retrouvé un frère ou un ami qu'il aurait cru mort.

» Il l'attira à lui, et je vis des larmes briller dans ses yeux.

» Depuis ce jour, Fœdor ne l'a jamais quitté un seul instant. »

— Oh! ça, c'est vrai, dit la Capeline, et ce qui m'étonne beaucoup, c'est de ne pas le voir près de lui en ce moment.

— En effet, repartit Brigitte, je ne le vois pas; voilà qui est bien singulier!

— Peut-être est-il mort ou malade, observa la meunière.

— Oh! que non pas! Gilles ne serait

pas si tranquille, et je vous jure bien qu'on ne le verrait pas à la fête.

Gilles-le-Songeur se promenait, en effet, tout seul au milieu de l'arène, et il paraissait fort calme; de temps à autre seulement, son regard se dirigeait vers la barrière, mais sans exprimer la plus légère inquiétude.

C'était un jeune et joli garçon, aux cheveux bruns, à l'œil noir et intelligent, à la mine à la fois sérieuse et insouciante, ce qui lui avait valu l'épithète qu'on ajoutait à son nom.

Il était petit et mince, mais sous son allure indolente, on devinait dans tous ses membres la force et l'élasticité de la penthère.

CHAPITRE QUATRIÈME

IV

Maître Pierre et le chien Fœdor.

— Ah ça, dit la meunière, que fit-il donc, ce garçon, après avoir quitté ses bohêmes ?

« Il s'en fut de ferme en ferme, de châ-

teau en château, demander un emploi, celui qu'on voudrait lui donner; mais comme il avait été bohême, ça n'inspirait pas de confiance et il se vit repoussé de tous côtés; si bien qu'il était très misérable, n'ayant pour vivre et nourrir son chien que le produit de quelques paniers qu'il faisait avec les osiers de la rive et qu'il allait vendre à Nérac. Et pourtant, quoiqu'il ne reçût partout qu'affronts et avanies, il restait toujours dans le pays et ne témoignait ni haine ni ressentiment contre ceux qui l'avaient rebuté, ce qui fit croire qu'il était idiot, d'autant plus qu'il ne causait avec personne qu'avec son chien, auquel il disait souvent des choses qu'un

chrétien seul eût pu comprendre. Mais un jour il arriva qu'un garçon du village, se promenant dans la montagne avec des camarades, leur parla du chagrin qu'il éprouvait de n'avoir pu trouver à Nérac un homme capable de lui faire une chanson pour le jour de son mariage qui devait avoir lieu le surlendemain. Gilles-le-Songeur, qui se trouvait justement couché derrière une roche avec son chien, comme cela lui arrivait souvent, se leva et demanda au jeune homme, tout surpris de le voir, quel genre de chanson il lui fallait.

« — Mais, dit celui-ci, une chanson

qui dise tout le bonheur que j'ai d'épouser Rose.

» — Ah! votre fiancée s'appelle Rose? dit Gilles.

» — Oui! c'est son nom.

» — Eh bien! reprit Gilles, venez demain ici, à cette heure, vous aurez votre chanson.

» — Vous en avez donc une?

» — Non, mais je la ferai.

» A ces mots tous les villageois se mirent

à rire de celui qu'ils appelaient un idiot.

» — Demain, ici, répéta Gilles sans se fâcher ni se déconcerter.

» Puis il appela Fœdor et s'éloigna.

» Le lendemain, les villageois vinrent à l'heure dite, non dans l'espoir d'avoir la chanson, mais dans la pensée de s'amuser aux dépens de Gilles.

» Ils le trouvèrent exact au rendez-vous, et, à leur grand étonnement, il remit au jeune fiancé une chanson fort jolie.

» — Tiens, tiens, dit-on depuis ce jour-là, il paraît que Gilles est un homme d'esprit.

» Cependant, il ne trouvait toujours pas d'emploi à cause de son ancien métier de bohême, lorsqu'il rencontra un jour le chevalier de Sainte-Luce, qui admira son chien et voulut l'acheter.

» Gilles refusa, mais ils entrèrent en conversation, et le jeune gentilhomme, étonné de l'esprit et du bon sens de Gilles, résolut de lui procurer une position heureuse.

» Il voulut le faire entrer comme majordome au château de Montmeylian, dont vous voyez les tourelles là-bas à travers les grands arbres, mais Gilles refusa, disant qu'il avait couru trop longtemps les campagnes pour s'arranger d'une vie casanière, et il préféra garder les troupeaux du domaine de Montmeylian, ce que la comtesse lui accorda tout de suite, à la demande du chevalier. »

Pendant ce récit, tous les Chevaliers de l'Arquebuse étaient entrés dans l'arène.

Quand le dernier fut passé, il se fit tout à coup un mouvement du côté de la bar-

rière, où l'on entendit retentir les aboiements d'un chien.

— Tiens, on dirait la voix de Fœdor, dit la Capeline.

— C'est vrai, répondit Brigitte, et pourtant Gilles ne bouge pas et ne regarde même pas du côté de la barrière.

Néanmoins la Capeline avait deviné juste; c'était bien la voix de Fœdor.

Voici l'explication de ses aboiements et du mouvement que nous avons signalé à l'entrée de la barrière.

Quand Gilles-le-Songeur s'était présenté pour entrer dans l'arène, Pierre Godard l'avait laissé passer, après s'être assuré de son nom, qu'il connaissait comme tous les autres; mais Fœdor ayant voulu suivre son maître, le veilleur de nuit, en gardien vigilant, crut devoir interdire l'entrée du tournoi à un animal qu'il considérait à juste titre comme un intrus.

Gilles, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient son extrême affection pour le fidèle animal, ne fit aucune réclamation.

Il se contenta de sourire, adressa à Fœ-

dor un signe d'intelligence que celui-ci parut comprendre; puis, lui tournant le dos, s'en fut se promener dans l'arène.

Fœdor était un animal plein de tact et de savoir-vivre, qui connaissait les convenances, admettait sans difficulté la suprématie de l'homme sur le quadrupède, et savait se résigner, en vrai philosophe, à la position précaire et parfois humiliante que lui imposait sa naissance.

Il se coucha à terre, à deux pas de Pierre Godard, les deux pattes de devant serrées l'une contre l'autre, le museau allongé sur ses deux pattes, et

demeura aussi immobile que s'il eût été sculpté.

Tant que dura le défilé des Chevaliers de l'Arquebuse, il ne fit pas un mouvement; mais quand tous furent passés et que personne ne se présenta plus à la barrière, Fœdor se leva, fit majestueusement trois pas vers le veilleur de nuit et voulut passer à son tour.

Pierre Godard, inflexible à l'endroit de ses devoirs de héraut, s'opposa à ce qui lui paraissait une outrecuidance de la part d'un chien; et Fœdor, exaspéré de cette résistance systématique, témoigna sa co-

lère et son indignation en jappant de toute la force de ses poumons.

Or, c'était un beau chien que Fœdor, grand, élancé, bien découplé, noir comme l'ébène, marqué de belles taches blanches, le poil long, brillant et soyeux, la mine fière, hardie, à la fois naïve et intrépide; bref, le plus bel échantillon peut-être d'une admirable race.

Tout chez lui annonçait un merveilleux mélange de force, de dévoûment et de sagacité; il pouvait donc, sans trop de vanité, se croire le droit de pénétrer où venaient d'entrer tant d'hommes dont la

plupart, à coup sûr, ne le valaient pas.

Mais Pierre Godard, s'obstinant à ne voir en lui qu'un chien vulgaire, demeurait inexorable, et lui présentait imperturbablement la pointe de sa hallebarde, ce qui redoublait la fureur de Fœdor et donnait un nouvel essor à ses aboiements.

Tous les témoins de cette scène s'amusaient beaucoup de cette lutte bizarre dont ils pronostiquaient la fin, chacun suivant son opinion; ceux-ci affirmant que la victoire demeurerait à Pierre Godard, ceux-là prétendant qu'elle resterait

à Fœdor; les uns encourageant le veilleur de nuit dans sa résistance, les autres excitant le chien dans sa révolte.

— Vous verrez que Pierre Godard triomphera du chien, disait tout haut un plaisant; c'est un homme ferme, inébranlable, et qui ne se laissera pas intimider par quelques morsures. C'est aujourd'hui que vous allez apprendre à connaître Pierre Godard!

A ce brillant éloge, le veilleur de nuit se rengorgea et redoubla d'énergie.

— Je ne mets pas en doute le courage

de Pierre Godard, riposta l'adversaire de celui qui venait de parler, mais Fœdor est bien malin et il faut être diablement habile pour triompher de lui.

Mais comme s'il eût voulu donner un démenti à celui qui le portait si haut, Fœdor cessa subitement d'aboyer, recula de quelques pas, s'assit gravement sur son derrière, comme s'il reconnaissait enfin l'impossibilité de venir à bout d'un adversaire tel que Pierre Godard.

Un sourire modestement triomphant se dessina sur les lèvres du veilleur de nuit, et croyant inutile de s'occuper désormais

d'un ennemi qui avouait sa défaite, il se tourna à droite et à gauche pour recueillir les suffrages de ceux qui venaient d'être témoins de sa victoire.

Mais Fœdor, qui connaissait le cœur humain, avait compté sur ce mouvement de vanité et se tenait sur ses gardes pour en faire son profit.

Dès que Pierre Godard eut quitté sa position défensive pour se livrer à l'admiration publique, l'agile animal se mit tout à coup sur ses quatre pattes, prit son élan, fit un bond prodigieux, et, passant par dessus la tête du veilleur de nuit, alla

tomber de l'autre côté de la barrière, aux applaudissements et aux éclats de joie de la foule.

Rien ne saurait rendre le sentiment de surprise, de fureur et de confusion qui s'empara de Pierre Godard à cette conclusion inattendue.

Hors de lui et oubliant que son devoir le retenait à la barrière, il s'élança de toute l'agilité de ses dix lustres sur les traces du délinquant, qui avait déjà retrouvé son maître dans la foule et lui léchait les mains comme pour lui demander

l'approbation du coup de tête dont il venait de se rendre coupable.

— Maître Gilles, s'écria Pierre Godard, d'une voix tremblante de colère, je vous ai dit que votre chien ne pouvait entrer dans l'enclos, et le voilà près de vous!

— Maître Godard, répondit Gilles, est-ce à moi ou à mon chien que vous vous adressez?

— Je ne m'abaisse pas à parler à un animal, répondit avec dignité le veilleur de nuit.

— Alors c'est à moi ; en ce cas, que me voulez-vous ?

— Je vous dis que je vous avais défendu de faire entrer votre chien.

— Eh bien ! mais... je l'ai laissé à la porte.

— Cependant il est entré !...

— C'est que vous l'avez laissé passer ; de quoi vous plaignez-vous ?

— Je me plains de ce qu'il est entré malgré moi, et je vous somme de le faire sortir.

— Non, dit Gilles avec calme, cela ne me regarde pas ; j'ai dit à Fœdor de rester à la porte, il m'a obéi, le reste était votre affaire ; c'était à vous de l'empêcher de passer, faites-le sortir.

— Vous croyez donc qu'il me fait peur, votre chien ? dit Pierre Godard en se posant d'un air martial en face de Fœdor.

— Je suis certain du contraire, et c'est pour cela que je vous engage à vous arranger avec lui.

Le veilleur de nuit vit que tout le monde était au courant de la discussion et que

tous les regards étaient tournés de son côté.

Il comprit la nécessité de montrer du caractère et d'éviter à tout prix de jouer un rôle ridicule devant cette foule.

— Allons, Fœdor, dit-il en affectant un ton dégagé, de manière à ne pas trop indisposer l'animal contre lui, allons, il faut t'en aller, mon garçon, ta place n'est pas là.

Et il s'approcha du chien en prenant une figure enjouée et un air bon enfant.

Fœdor, inébranlable sur ses quatre pattes, regarda fixement son ennemi et fit entendre un grondement sourd qui cloua Pierre Godard à sa place.

Le spectacle devenait intéressant.

— Pierre Godard va reculer! criaient les uns.

— Il emmènera Fœdor! disaient les autres.

— Il n'y touchera pas! ripostait celui-ci.

— Attention à la lutte! reprenait celui-là.

Et tout le monde de crier, de battre des mains et de rire.

Le moment était solennel.

Pierre Godard comprit qu'il touchait à une crise qui devait faire époque dans sa vie.

C'en était fait, un pas en avant ou en arrière, et tout était dit : il allait devenir un héros ou l'objet de la risée universelle.

Quelle position !

En face d'une pareille alternative, il n'y avait pas à hésiter : le veilleur de nuit se raffermit sur ses pieds, enfonça sur ses yeux la magnifique toque de velours rouge à plumes noires dont il ornait son chef dans ces sortes de fêtes, et fit deux pas en avant.

Fœdor ne bougea pas plus qu'un terme et se contenta de faire entendre un nouveau grondement plus sonore et plus prolongé que le premier.

Le veilleur de nuit s'arrêta encore ; mais de nouveaux éclats de rire mêlés de quolibets vinrent remonter subitement son

courage, et la crainte du ridicule lui faisant tout oublier, il s'élança sur Fœdor, la main tendue vers son collier.

Mais Fœdor, esquivant adroitement le coup, fit un bond en arrière, puis se jetant brusquement sur la tête de Pierre Godard, lui enleva sa superbe toque de velours rouge, l'emporta à sa gueule comme un trophée et se mit à faire le tour de l'arène, poursuivi par le malencontreux héraut qui avait la douleur d'entendre retentir à ses oreilles les quolibets et les huées de la foule.

De temps à autre, Fœdor s'arrêtait et

se mettait à jouer avec la toque, la secouant avec ses crocs ou l'aplatissant sous ses deux pattes de devant; puis, quand Pierre Godard approchait de lui, rouge, essoufflé, tout en sueur, le chien ressaisissait la toque et reprenait sa course.

Enfin, sur un sifflement de Gilles, Fœdor la laissa à terre et retourna à son maître.

Une fois en possession de sa toque, horriblement fripée, Pierre Godard se dirigea de nouveau vers Gilles-le-Songeur, bien résolu à n'en point demeurer là.

Mais une poussière annonçant un cortége de cavaliers, s'étant élevée tout-à-coup dans la direction du château de Montmeylian, et l'attention générale s'étant portée subitement de ce côté, Pierre Godard comprit qu'il devait suspendre toute manifestation de son ressentiment et que ses honorables fonctions de héraut l'appelaient à l'entrée de l'arène.

Il y courut et bien lui en prit, car les personnages qui arrivaient alors appartenaient aux plus hauts rangs de la noblesse; et que fût-il arrivé, grand Dieu! si maître Pierre n'eût pas été là pour les saluer et les recevoir!

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

La famille de Montmeylian.

Pierre Godard sentait le besoin de prendre sa revanche des déboires que lui avait valus sa lutte avec Fœdor; il s'en dédommagea tant qu'il put sur les braves paysans qui encombraient la barrière.

Il se plaignit très haut de leur entêtement à intercepter le passage, parla de sévir contre les plus obstinés, et se permit même de distribuer par-ci par-là quelques horions de la hallebarde qu'il tenait à la main.

La foule se rangea ; mais, il faut le dire, ce résultat fut bien moins l'effet de l'éloquence du veilleur de nuit que de l'arrivée même de la brillante cavalcade aux abords de la barrière.

Les curieux se divisèrent forcément en deux haies pour la voir passer.

C'était à la fois un charmant et un imposant spectacle que cette longue file de chevaux richement caparaçonnés, la tête et le poitrail ornés de résilles flottantes à la mode d'Espagne, couverts de housses brodées de chiffres d'or et portant la fine fleur de la noblesse de tout le pays environnant.

Quelques groupes de jeunes gentilshommes marchaient à pied, riant entre eux ou effarouchant les jeunes filles de leurs galanteries à bout portant.

Des chaises à porteurs, amenant tout

ce qui n'était plus d'âge à venir pédestrement ou à monter à cheval, complétaient l'ensemble du cortége.

Une enceinte particulière reçut les chaises et les chevaux pour tout le temps que devaient durer les jeux, et l'on vit bientôt entrer dans l'arène, pour aller gagner les places d'honneur, tout ce que la contrée possédait de femmes de haut lignage et de nobles et puissants seigneurs.

Mais à peine les barrières venaient-elles de s'ouvrir pour leur livrer passage, que des cris s'élevèrent tout-à-coup et attirè-

rent tous les regards du côté où ce tumulte avait éclaté.

Alors on vit un magnifique cheval alezan, effrayé sans doute du mouvement qui se faisait autour de lui, se cabrer, tourner sur lui-même, puis enfin se dresser sur ses deux pieds de derrière.

La personne qui le montait et qui était une belle jeune fille de dix-sept ans à peine, se pencha légèrement vers le cou de l'animal rebelle, lui cingla le flanc de sa houssine, et serra la bride avec tant de vigueur, que la bouche de l'animal alla

en quelque sorte effleurer son poitrail et qu'elle le contraignit ainsi à retomber d'aplomb sur ses pieds.

Mais tout en reprenant un peu de calme, le cheval ne semblait pas céder encore ; ses jarrets tendus et tremblants, sa respiration ardente, ses naseaux ouverts, le frémissement d'impatience qui parcourait son corps en plissant sa robe soyeuse et brillante, tout prouvait qu'il soupirait après le moment de secouer le joug et qu'il pouvait bien peut-être s'avouer vaincu, mais non soumis.

— Ma fille ! sauvez ma fille ! s'écria une

femme qui voulut se précipiter vers elle, mais que ses forces trahirent à moitié chemin.

Alors s'adressant à un vieux gentilhomme qui se trouvait près d'elle :

— Oh! monsieur le marquis, dit-elle d'une voix défaillante, votre bras.

— Ne criez donc pas ainsi, madame la marquise, répliqua celui-ci d'un ton bourru : vous feriez prendre le mors aux dents à ce cheval. Vous voyez bien que Laurence en est venue à bout.

— Ne craignez rien, ma bonne mère, répondit celle qu'on venait de nommer Laurence, mon père a raison. Tenez... regardez... Mulaour est tout-à-fait sage maintenant.

Et comme les écuyers s'approchaient pour lui tenir l'étrier :

— Retirez-vous, leur dit-elle, je descendrai bien seule.

Un jeune homme s'approcha vivement de la tête du cheval, et fit mine de vouloir le maintenir par la bride.

— Encore! s'écria Laurence avec un léger mouvement d'impatience. Puis, se reprenant aussitôt : Ah! c'est vous, mon cousin! oh! mon Dieu! comme vous êtes pâle!

— Regardez autour de vous, ma cousine, et vous verrez si le comte d'Andryane est le seul qui ait tremblé pour vous.

— Décidément, j'ai donc couru un bien grand danger, demanda la jeune fille en souriant et en flattant de sa main blanche et effilée le cou nerveux de son bel arabe.

— Je ne saurais affirmer que ce danger ait été réel, mais, ce que je puis dire, répondit le comte en baissant la voix, c'est que tous ceux qui vous aiment ont eu grand'peur ; vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, d'avoir fait comme eux.

Laurence répondit au comte par un sourire bienveillant et calme ; puis, faisant reculer son cheval d'un pas et lui adressant quelques mots affectueux qui lui firent dresser les oreilles comme s'il eût pu les comprendre, elle se laissa couler doucement à terre, livra Mulaour aux écuyers, et alla se jeter au cou de sa mère, qui l'embrassa tendrement.

Le comte s'avança vers Laurence et fit le geste de lui offrir la main.

Mais soit qu'elle ne l'eût pas aperçu, soit qu'elle préférât entrer dans l'arène sous la protection de son père, elle courut prendre le bras du marquis en lui disant :

— Eh bien ! mon père, comment trouvez-vous que je gouverne Mulaour?

— Vous avez du sangfroid, répondit le marquis; mais en revanche votre mère est d'une imprudence !

— Oh! mon père!...

— Avec ses cris, ses terreurs folles, elle eût pu être cause d'un malheur. Comme si cela avançait à quelque chose de crier!

— Ecoutez donc, mon père, les femmes, c'est moins courageux que vous autres hommes. Une mère surtout, une mère a toujours peur, quand il s'agit de son enfant.

Le marquis haussa les épaules et se tut.

Aussi bien, un nouvel interlocuteur venait de le remplacer auprès de Laurence.

C'était Fœdor, qui avait la mémoire de l'estomac et se souvenait avoir reçu de sa main plus d'une friandise savoureuse et délicate.

Il se mit à japper et à sauter comme un fou, et peu s'en fallut qu'il ne poussât le délire jusqu'à poser ses larges pattes toutes poudreuses sur la robe de drap de soie de la noble demoiselle.

Heureusement, Gilles était là.

Il le rappela d'un ton impérieux, lui fit sentir toute l'inconvenance de sa conduite; et le pauvre Fœdor, touché de cette remontrance, s'étendit à ses pieds tout de son long.

Ces quelques mots échangés entre le père et la fille suffisent pour donner un échantillon de la mauvaise humeur de M. le marquis de Montmeylian, mauvaise humeur qui n'avait jamais pour cause que des sujets aussi futiles, aussi insignifiants que celui-ci, et dont sa femme était invariablement l'objet.

Après quelques minutes d'une colère

sans but apparent ni avoué, véritable tempête dans un verre d'eau, M. de Montmeylian revenait à son caractère habituel, qui était un mélange d'insouciante dûreté, de domination cassante et de sauvagerie taciturne, peu propre à le faire aimer de ceux qui le connaissaient.

Aussi les paysans ne professaient-ils pour lui qu'un attachement des plus médiocres; et quand il s'agissait d'un service à demander, d'une grâce à obtenir, chacun savait parfaitement que c'était à sa femme ou à sa fille qu'il fallait s'adresser et non à lui.

Madame de Montmeylian marchait à quelques pas derrière son mari, appuyée sur le bras de son neveu, le comte Philippe d'Andryane, jeune homme à la chevelure blonde, au teint pâle, au regard un peu hautain, une de ces natures aristocratiques comme en produit la poétique Allemagne, ouvertes à toutes les nobles et grandes choses, portées à la vie rêveuse, à l'enthousiasme, mais maîtresses d'elles-mêmes, et trouvant dans l'énergie froide de la volonté un contrepoids aux emportements irréfléchis du cœur.

La marquise offrait un de ces beaux types de tristesse calme, de gravité douce

et d'austérité religieuse qui se perdent de jour en jour, et dont on revoit la trace sur ces portraits de famille conservés comme des reliques précieuses chez quelques rejetons de la vieille noblesse de province.

Ses cheveux d'un noir d'ébène, des traits pâles, une maigreur tempérée qui donnait aux lignes régulières de son visage je ne sais quoi de douloureux et de désolé, tout en elle dénotait la femme pour qui l'existence a été une pénible épreuve, et qui a longuement et secrètement souffert.

Agée d'environ trente-sept ans, elle por-

tait sur sa figure et dans toute sa personne les vestiges encore éclatants d'une beauté parfaite.

— Vous avez été bien effrayée, madame la marquise, lui dit le comte sans détacher ses regards de Laurence qui marchait devant lui.

— C'est vrai, répondit la marquise. Mais ma frayeur n'a pas été telle que je n'aie pu voir combien vous-même étiez ému et tremblant. Vous avez bon cœur, monsieur d'Andryane, et je vous remercie pour ma fille.

— Charmante enfant! s'écria le comte.

— N'est-ce pas? dit la mère.

Puis il reprit plus tristement.

— Oh! oui, charmante!... et pourtant je lui en veux.

— A elle?

— Oui... Je lui en veux d'avoir été si vaillante et si calme, qu'elle n'ait même pas compris que si je m'élançais à la tête de son cheval prêt à s'emporter, c'était

dans l'espoir d'être le premier broyé sous ses pas, ou le seul à la sauver.

— Allons, dit la marquise en souriant, je vous autorise à chercher querelle à votre cousine sur son courage, pourvu que vous ne manquiez pas de venir faire votre paix avec elle à notre bal de ce soir.

— Oh! soyez tranquille, madame la marquise, dit le comte Philippe, je n'aurai garde d'y manquer.

Pendant ce temps, on était parvenu à une estrade richemement décorée, dont

les siéges, disposés en cercle, dominaient l'arène d'une hauteur de deux à trois pieds environ.

Le marquis, la marquise et leur fille Laurence y prirent place, et presque au même instant ils furent environnés d'une foule nombreuse de dames et de gentilshommes qui venaient les complimenter.

Le comte d'Andryane, debout en dehors de l'estrade et sur le terrain même du cirque, s'appuya sur la devanture de l'enceinte et voulut engager une conversation sérieuse avec Laurence.

Mais mademoiselle de Montmeylian ne paraissait point disposée à concentrer son attention sur un seul objet.

A chaque effort que faisait le comte pour ramener l'entretien dans des limites qu'il en coûtait à son cœur de franchir, Laurence le déroutait par un regard, un geste, un mot lancé au hasard.

Elle lui demandait l'heure qu'il était, ce que signifiait cette perche plantée au milieu de l'enclos avec tous ses étendards, où étaient placées les cibles, quand on commencerait, s'il pensait que le roi de

Navarre dût venir, et mille autres questions dites de ce ton à la fois affairé et frivole qui semble exclure toute espèce de suite sérieuse dans les idées.

— Cette fête vous intéresse donc bien? demanda le comte, maîtrisant à peine la contrariété que lui causait l'insouciance de la jeune fille.

— Sans doute, répondit-elle. Est-ce que ce n'est pas un délicieux coup-d'œil? Rien que ces préparatifs ont un air de joie qui égaie les yeux et remue doucement le cœur! Et tenez, voyez donc, mon cousin, comme ces paysans ont la figure heureuse!

comme ces bonnes grosses villageoises ont un air de santé qui fait plaisir à voir! Et les enfants... Bon! les voilà déjà qui jouent en attendant la fête... Ils ont moins de patience que nous.

— Ma cousine, répondit le comte avec une gravité qui contrastait singulièrement avec le ton léger de la jeune fille, vous êtes une simple et noble enfant, et c'est un attendrissant spectacle que l'aspect d'une âme comme la vôtre, pure, naïve, s'ignorant elle-même, et courant d'une idée à l'autre sans s'arrêter à aucune, semblable au papillon qui voltige au milieu d'un parterre de roses. Mais en-

fin, les aspirations de la jeunesse ne sont plus celles de l'enfance... Laurence, devant cette riche nature qui vous environne, à la vue de ces belles fleurs dont l'éclat n'a souvent qu'un matin, ne vous arrive-t-il donc jamais de songer au but de la vie, de rêver un bonheur nouveau, de tourner vos regards vers l'avenir et d'y voir autre chose que cette indifférence où vous pouvez vous complaire sans doute, mais au fond de laquelle vous ne sauriez trouver, croyez-le bien, qu'un repos égoïste, à la fois indigne de la noblesse de vos sentiments et de la bonté de votre cœur.

Tout en parlant, Philippe tenait ses

yeux fixés sur Laurence, et pas un de ses mouvements ne lui échappait.

Dans cette position, il lui sembla que son langage produisait sur elle l'impression qu'il en espérait, mais que si elle lui prêtait par moments une oreille attentive, son esprit, redevenu tout à coup distrait, se laissait aller tout entier à une préoccupation étrangère.

De temps à autre, le regard de la jeune fille se portait avec une anxiété visible vers une des barrières latérales, à laquelle aboutissait une route étroite et légère-

ment escarpée dont le méandre jaunâtre et tout semé de pierres, allait se perdre au loin dans le flanc de la montagne.

L'entendait-elle? Suivait-elle dans l'espace une rêverie qui était peut-être l'écho de ses paroles? ou plutôt son cœur et ses yeux n'appelaient-ils pas quelqu'un dont la présence allait éveiller en elle ce trouble délicieux, cet intérêt sympathique qu'il sollicitait pour lui-même?

A cette pensée, le comte Philippe ne fut pas maître d'un mouvement d'impatience et de vive douleur; mais se calmant tout à coup :

— Mademoiselle de Montmeylian ne daigne plus m'écouter? dit-il.

— Si fait, mon cousin, si fait, répliqua vivement Laurence. Je m'étonnais seulement qu'on tardât si fort à commencer les jeux, puisque tout le monde est arrivé.

— Qui sait? dit Philippe. On attend peut-être un concurrent de quelque importance, et...

— Justement... s'écria Laurence.

— Quoi donc?

Laurence n'en put dire davantage.

Mais une vive rougeur se répandit soudainement sur tous ses traits, et ses yeux ne quittèrent plus la petite route qu'elle avait déjà regardée tant de fois depuis son arrivée.

Le comte suivit la direction du regard de Laurence et devint pâle comme la mort.

Un cavalier, lancé à toute bride, venait d'entrer dans l'enceinte.

Ce cavalier s'arrêta à peu de distance

de l'estrade où était la famille de Montmeylian.

Son premier regard fut pour Laurence, regard furtif, prompt et étincelant comme l'éclair.

Il s'inclina successivement devant plusieurs dames de l'estrade; mais son salut le plus profond et le plus respectueux fut pour la marquise de Montmeylian, qui le lui rendit avec bienveillance.

— Ah! ah! dit à voix basse le marquis en se penchant vers sa femme, M. le che-

valier de Sainte-Luce ne nous tient donc pas rancune? Il sait pourtant que c'est par un effet de ma volonté formelle qu'aucune invitation ne lui a jamais été adressée du château de Montmeylian, et cela devrait, ce me semble, le guérir de cette manie de courbettes qui, de vous à lui, ne me paraît point de saison.

Une expression de navrante douleur se répandit subitement sur le visage de la marquise, et ce fut avec effort qu'elle put répondre :

— Eh ! mon Dieu, monsieur le marquis, le chevalier de Sainte-Luce habite comme

nous ce pays, sa famille a jadis connu la mienne, plusieurs fois, je me suis trouvée sur son passage, et en me rendant cet hommage banal qui vous étonne, il ne fait que ce qu'il doit. Au reste, il n'ignore pas l'antipathie que vous professez pour ceux de la religion catholique ; antipathie si forte que vous n'en voulez recevoir aucun, et que vous n'avez jamais dérogé à cette loi qu'en faveur de M. le duc d'Amalfi, mon frère. Or, comme cette foi est celle du chevalier, je suppose qu'il a compris sans peine...

M. de Montmeylian n'en écouta pas davantage : il déchira un de ses gants, tourna

le dos à la marquise et quitta brusquement sa place.

— Monsieur de Sainte-Luce, dit la marquise d'une voix altérée et après s'être assurée d'un coup d'œil que son mari était sorti de l'enceinte ; vous êtes un fou. Courir si vite par la chaleur qu'il fait!... tenez, vous êtes tout en nage !

— Que voulez-vous, madame, dit le chevalier en souriant, mon cheval s'était reposé tout hier et mourait d'envie de se délier les jambes. Je n'ai pas cru devoir lui refuser cette petite satisfaction. Et puis,

s'il faut le dire, j'étais fort pressé d'arriver.

En prononçant ces mots, Sainte-Luce salua mademoiselle de Montmeylian, aux joues de laquelle monta une charmante rougeur; puis, ayant heurté Andryane sans le vouloir :

— Pardon, monsieur le comte, dit-il, je ne vous avais pas vu.

Les deux jeunes gens échangèrent une révérence polie, mais pleine de réserve et de froideur.

Ils se sentaient rivaux.

Madame de Montmeylian, tournée vers

le chevalier qui venait de mettre pied à terre, ne cessait de le couver du regard, et ses traits, d'abord bouleversés par l'émotion et la contrainte, s'imprégnaient peu à peu d'un vif sentiment de sympathie.

Cette préoccupation l'empêcha de s'apercevoir que le marquis était revenu et avait les yeux sur elle.

Alors un vieillard, qu'à sa livrée il était facile de reconnaître pour un serviteur de la maison de Montmeylian, s'approcha de la marquise, et lui adressant un coup-d'œil significatif :

— Madame la marquise voudrait-elle mettre ce coussin sous ses pieds? demanda-t-il avec une intention marquée.

Madame de Montmeylian comprit sans peine que ce coussin n'était qu'un prétexte et que c'était un avis qu'on lui donnait.

Elle regarda le marquis, puis le chevalier, et répondit au vieillard, en le remerciant de la main :

— Oui, Jacob, oui. Mettez là ce coussin. Je m'en servirai.

La marquise fut abordée en ce moment par trois nouveaux personnages, qui joueront dans cette histoire un rôle trop important pour que nous les laissions passer inaperçus.

CHAPITRE SIXIÈME

VI

Les concurrents.

Ces trois personnages étaient le duc d'Amalfi, la duchesse sa femme, et M. le baron de Villa-Mayor.

Le duc d'Amalfi, frère de la marquise

de Montmeylian, était un beau vieillard de soixante ans environ, tête blanche, l'air vénérable, mais d'une stature dont la fière vigueur eût fait envie à plus d'un jeune muguet.

C'était une de ces natures exceptionnelles sur lesquelles il semble que le temps n'ait pas de prise, et qui révèlent une âme énergique et fière, impatiente de tout autre joug que celui qu'imposent à un homme de bien les devoirs de la religion et de la vertu.

La duchesse était une belle jeune femme

de vingt-deux ans, d'une taille moyenne, dont un léger embonpoint accusait toutes les formes et les arrêtait à ce point juste et précis qui serait l'exagération dans la jeune fille, et qui est la perfection de la femme.

Des cheveux d'un noir magnifique s'arrondissaient en ondulations naturelles autour d'un front pur, dégagé et un peu bombé aux arcades sourcillières.

Sa riche carnation, couverte d'une teinte brune si vague et si insensible qu'on l'eût prise pour un léger brouillard prêt à se dissiper au premier souffle, les

lignes à la fois délicates, fières et capricieuses de son beau visage, donnaient à toute sa personne quelque chose de hardi, d'étrange et de radieux qui rappelait confusément les beaux types africains alors si répandus dans toute l'Espagne.

Quant au baron de Villa-Mayor, frère de la duchesse et par conséquent beau-frère du duc, il offrait une réunion bizarre de qualités dignes du plus parfait gentilhomme et de défauts qu'on ne remarque d'ordinaire que chez les gens de basse extraction.

Son langage, presque toujours fleuri et

recherché, affectait par moments des formes d'un sans-gêne et d'un sans-façon qui le faisaient considérer comme un original, mais qu'on lui pardonnait volontiers en raison de la haute position qu'il occupait dans la société.

Il avait le verbe haut, l'air rodomont et l'attitude provocante.

Hâtons-nous de dire pourtant que ce n'étaient là que des apparences, fort malheureuses sans doute, mais tout à fait trompeuses, et qu'on aurait eu le plus grand tort de mal augurer pour cela de son caractère.

Il se montrait habituellement doux, obséquieux, conciliant à l'excès, et, depuis une année environ qu'il habitait un petit château gothique situé aux portes de Nérac et appartenant à son beau-frère, le duc d'Amalfi, personne ne pouvait se plaindre qu'il lui eût causé le moindre désagrément ou fait la plus petite égratignure.

Depuis son arrivée sur l'estrade, M. de Villa-Mayor ne cessait d'observer avec une minutieuse attention la physionomie et les moindres gestes du duc d'Amalfi, et il faut croire que ce dernier portait sur sa figure une expression qui ne lui était pas

habituelle, car le baron en paraissait fort inquiet et faisait mille efforts pour combattre cette fâcheuse disposition, dont la cause lui était d'ailleurs parfaitement inconnue.

— Madame la marquise, dit-il à madame de Montmeylian, est-ce que vous ne trouvez pas à M. le duc moins bon visage que de coutume ?

— Vous êtes pâle, en effet, mon frère, observa la marquise.

— Monsieur le duc a passé une partie de

la nuit à déchiffrer je ne sais quelles paperasses illisibles et enfumées qu'on lui a envoyées d'Italie, dit la duchesse, et il n'est rentré que fort tard dans ses appartements. Un peu de fatigue, sans doute.

Et la duchesse, après cette explication donnée d'un air indifférent et d'une voix nonchalante, joua gracieusement de l'éventail et lança à droite et à gauche une foule d'œillades insoucieuses et hautaines, semblable à une reine qui eût passé l'inspection de ses sujets.

— Madame la duchesse a raison, ajouta

le duc en jetant sur sa femme un regard de glace, un peu de fatigue, cela ne sera rien.

— Eh bien! vous avez tort de vous fatiguer, monsieur le duc, répliqua le baron avec un intérêt tout fraternel. Eh! bon Dieu! la fatigue, c'est déjà une maladie ou du moins ce peut être l'occasion, la cause de quelque maladie vraiment grave. Lire toute une nuit, quelle imprudence! et ce n'est pas tout, vous avez écrit aussi. Ne dite pas non... Voici à votre doigt une petite tache d'encre qui ne vous permet point de vous en défendre.

— C'est vrai, répondit froidement le duc. J'ai écrit.

— S'abîmer les yeux et se fatiguer la tête quand on a autour de soi des serviteurs de confiance, des secrétaires intelligents, des parents dévoués même.

— Il fallait, dit le duc, que cette lettre fût écrite de ma main.

Et en disant ces mots, M. d'Amalfi jeta à sa femme un regard plus froid encore et plus sévère que le premier.

— Décidément, pensa le baron, il a

quelque chose. Ah çà! que diable lui a donc fait Marietta?... Je mettrais pourtant ma main au feu que jamais... Allons, j'aurai l'œil sur lui.

La parfaite sérénité de la duchesse d'Amalfi ne recevait aucune atteinte de ce qui se passait et se disait auprès d'elle.

Jamais sa beauté n'avait brillé d'un si vif éclat, et toute sa personne semblait répandre un flot de lumière où tout venait s'absorber, nuages et ombres, comme dans un rayon de soleil.

Elle trônait, pareille à une déesse, mais

à une déesse acclimatée sur cette terre, disant un mot à celui-ci, faisant un geste d'amitié à celle-là, ravissant chacun par ses manières nobles et distinguées, et produisant autour d'elle une sensation dont elle ne paraissait même pas s'apercevoir.

Un seul mouvement de contrariété avait plissé son visage au moment de son entrée sur l'estrade.

C'est lorsque sa nièce, Laurence de Montmeylian, s'était tournée joyeusement vers elle en lui tendant la main.

Certaine de sa supériorité vis-à-vis des

autres femmes, elle éprouvait toujours je ne sais quel sentiment involontaire de jalousie passionnée et même de cruelle envie à l'aspect de la naïve et calme beauté de Laurence.

Mais ce n'était jamais qu'un éclair, et la belle duchesse reprenait bientôt ses allures de souveraine et son air triomphant.

Pendant ce temps, un nouveau mouvement se faisait autour du chevalier de Sainte-Luce, qui avait gagné le milieu de l'enclos.

Gilles-le-Songeur avait quitté son atti-

tude méditative pour aller lui tenir l'étrier, et le chevalier lui avait cordialement serré la main, ce dont Gilles était encore tout ému.

Maintenant c'était le tour de Fœdor qui, debout sur ses pattes de derrière, opérait de celles de devant une foule de signaux provocateurs, bien décidé à ne s'interrompre que lorsqu'il aurait obtenu, de celui qu'il fêtait ainsi, un geste ou un mot d'amitié.

Sainte-Luce ne pouvait rester insensible à cette manifestation affectueuse.

Il appela du geste le bel animal, et lui

fit de la main deux ou trois bonnes caresses.

Alors, Fœdor ne se sentit plus de joie.

Ce furent des bonds, des cabrioles et des jappements sans fin, et comme, en bête intelligente, il comprenait que l'ingratitude est un mauvais sentiment et qu'il est mal de paraître sacrifier les anciens amis aux nouveaux, il allait tout haletant du chevalier à Gilles et de Gilles au chevalier, leur léchant alternativement la main, faisant sans doute grande fête à l'un, mais prouvant à l'autre par ses regards tendres et les frétillements de sa queue, que ce

bon accueil à l'ami de son maître ne pouvait en rien porter préjudice à sa fidélité.

Des fanfares éclatèrent en ce moment pour annoncer l'ouverture des jeux et couvrirent les aboiements de Fœdor.

Pierre Godard, comprenant que l'instant était décisif et que sa responsabilité était de plus en plus engagée, redoubla de zèle, se multiplia en quelque sorte et crut de son devoir d'accomplir un acte d'énergie pour mieux établir son autorité.

Il aurait bien voulu revenir à la charge

avec Fœdor ; il poussa même la hardiesse jusqu'à lui lancer de loin un regard oblique et menaçant.

Quelle gloire, en effet, s'il eût réussi à mettre dehors un intrus qui, après l'avoir humilié en présence de toute la foule, semblait le braver encore par son calme imperturbable et son impertinente sérénité !...

Pour une âme vaillante comme celle de Pierre Godard, c'était bien tentant ; mais la prudence l'emporta, et le veilleur de nuit se contenta de disperser une nichée de petits enfants qui avaient passé la corde

sans se baisser et qui s'enfuirent à son approche, profondément terrifiés par le timbre retentissant de sa voix et l'épaisseur de ses moustaches.

Sur ces entrefaites, le moine franciscain, dont le lecteur a déjà aperçu la silhouette, et qui s'avançait lentement, profita de la trouée que venait de produire la déroute des enfants pour aller s'appuyer contre un des pieux qui formaient l'enclos.

On ne fit guère attention à lui, et lui-même parut s'absorber dans ses propres pensées.

Mais, en l'observant de plus près, il eût été facile de remarquer que ses yeux brillaient comme deux escarboucles sous son capuce à demi baissé, et que, du fond de cet abri protecteur, il suivait d'un regard attentif tout ce qui se faisait autour de lui.

A un signal donné, tous les concurrents firent irruption sur le champ clos et se dirigèrent vers des emplacements différents, selon qu'ils devaient lutter au jeu du mail, à la barre ou à l'arquebuse.

On ne voyait point là le luxe des vieux tournois avec leur attirail de haches d'ar-

mes, de lances, d'épées courtoises et de palefrois harnachés comme pour un jour de bataille.

C'était plutôt une fête villageoise, gaie remuante, joyeuse, sans autre but que celui d'un plaisir à prendre en commun, sans autre prétention que celle d'une victoire innocente à remporter sur un compagnon de travail, sur un ami.

Tous les rangs étaient confondus.

Le jeune paysan de Lavardac ou de Francescas, vêtu d'un sarrau de toile et coiffé d'un bérêt à l'espagnole, coudoyait

l'élégant gentilhomme aux bottines de buffle et au manteau de velours.

Les bateliers de la Baise et de la Gelize venaient, en chantant un refrain du pays, prouver à qui en douterait, qu'ils savaient, eux aussi, manier autre chose que la rame et l'aviron, et il n'était pas un seigneur à cinq ou six lieues à la ronde qui ne tînt à honneur d'assister à la fête de Saint-Gelais, ne fût-ce que pour entretenir la bonne intelligence qui régnait entre le château et la chaumière, et montrer qu'une main blanche de comte ou de marquis pouvait, au besoin, lutter avec le rude poignet du laboureur.

Les jeux devaient commencer à midi.

Dès que midi sonna, on vit s'établir un ordre parfait au milieu des groupes qui encombraient l'arène, et chacun se plaça au rang qui lui était assigné pour attendre tranquillement son tour.

La foule qui environnait l'enclos se porta tout entière en avant par un mouvement simultané, et pesa sur la corde de la façon la plus inquiétante.

— Mais, malheureux que vous êtes! s'écria Pierre Godard en parcourant comme un général d'armée cette rangée de

spectateurs, qui ne prêtaient à ses doléances qu'une très médiocre attention ; mais vous ne voyez donc pas qu'un peu plus, vous cassez cette corde et tombez tous en plein sur le nez!

Pour toute réponse, la foule fit un second mouvement, et les pieux gémirent sur toute la ligne.

Pierre Godard leva les yeux au ciel.

— Dites donc, maître Pierre, dit une voix de femme, savez-vous par quoi on commence ?

— Par le jeu de la barre, aimable meunière, répondit le veilleur de nuit en affilant une des pointes de sa moustache.

— Oh! j'en étais bien sûre. La Capeline ne voulait pas me croire, dit la meunière. C'est là que vous allez voir mon mari!

— Est-ce que cela ne ressemble pas au jeu de la canne, si fort à la mode dans l'Estramadure et l'Aragon? demanda la Capeline à Pierre Godard.

Rien ne pouvait chatouiller plus agréa-

blement l'amour-propre de maître Pierre que cette simple question.

Il prit un air à la fois modeste et entendu et répondit à la Capeline :

— Le jeu de la barre ressemble au jeu de la canne, si vous le voulez. En d'autres termes, c'est exactement la même chose, bien que ce soit tout à fait différent.

La Capeline ouvrit de grands yeux.

— En Espagne, reprit doctoralement le veilleur, les deux lutteurs se placent en

face l'un de l'autre, se lancent des bâtons qu'ils font tournoyer avec une rapidité merveilleuse, et tâchent chacun de leur côté de parer les coups à l'aide d'un petit bouclier qu'ils portent au bras gauche. Il n'est pas rare, grâce à ce divertissement, de voir, à la suite de la fête, le vaincu s'en retourner chez lui avec la mâchoire dégarnie et un œil de moins.

— C'est très agréable, observa la mère Brigitte.

— Mais ici, ce n'est plus tout à fait cela. L'un des adversaires est avantageusement remplacé par un piquet fiché en terre, te-

nez, celui que vous voyez là-bas, à votre droite, mère Brigitte. Juste à moitié de ce piquet, lequel a deux fois la grandeur moyenne d'un homme, est attaché un clou — et à ce clou pend un objet quelconque, n'importe lequel, pourvu qu'il soit facile à casser, un œuf de poule vidé, un hochet de plâtre, un morceau de verre...

— En effet, dit la Capeline, je vois quelque chose qui a la forme d'un œuf...

— C'en est un, ou du moins, c'en est l'écaille, répondit Pierre Godard, avec cette exactitude scrupuleuse du savant qui tient

à ne négliger aucun détail. Du reste, continua-t-il, écaille d'œuf ou morceau de verre, on s'arrange toujours pour que...

La fin de cette explication lucide se perdit dans une clameur qui s'éleva de tous les côtés à la fois.

Le jeu était commencé.

Les bâtons sillonnaient l'air en tournoyant, et tous les éclaircissements de maître Pierre devenaient parfaitement inutiles en présence de cette démonstration en action donnée par les joûteurs eux-mêmes.

Les coups succédaient aux coups et chacun disait son mot.

— Bon ! voilà Brigaut qui tire aux nuages ! Il ne voit donc pas le but, l'aveugle !

— Vive Dieu ! le gros Roland l'a rasé de près !

— Ah ! on voit bien que c'est ce colosse de Guichard qui vient de lancer la barre, dit un troisième, il a attrapé le haut de la perche, elle est encore toute branlante.

— Oh ! taisons-nous, mesdames, voici M. le comte d'Andryane, un joli seigneur, celui-là ! Ah ! le bâton n'a pas porté.

— Prenez garde à ce petit courtaud de Mathias, s'écria une grosse voix dans le groupe, le voilà qui s'apprête à tirer, et il est si maladroit que je ne serais pas surpris qu'il crevât l'œil à quelqu'un de nous.

En effet, le bâton de Mathias passa à vingt pas du but, et le pauvre garçon retourna à sa place sous une averse de moqueries et d'éclats de rire.

— Oh! oh! oh! mon Dieu! s'écria la mère Brigitte, suffoquée par une émotion qui lui faisait accentuer comiquement ces monosyllabes, voilà mon garçon... c'est lui... c'est son tour.

— Faut pas vous évanouir pour ça, dit la meunière.

— Bon! il a attrapé...

— Oui, comme Guichard, le haut de la perche. Ça ne compte pas, dit Pierre Godard.

— Ah! fit la mère Brigitte toute désappointée.

— Et voilà le mien qui s'avance, dit la Capeline d'un air narquois.

— Nous verrons s'il fera de meilleur ouvrage que mon Bernard.

— Tenez, voyez comme il tient son bâton avec grâce...

— Oui, répliqua Brigitte, peu disposée à l'indulgence, on dirait qu'il va assommer un bœuf.

Le fils de la Capeline prit une pose d'athlète et poussa si vigoureusement sa

barre qu'elle alla tomber à l'autre extrémité de l'enclos, au grand effroi des spectateurs, qui se dispersèrent en jetant les hauts cris.

— Coup manqué ! dit le veilleur de nuit avec aplomb.

— Comment ! il n'a pas gagné? demanda la Capeline.

— Mon Dieu non !

— Par exemple, en voilà un jeu qui est bête ! on dépasse le but et on perd.

— Ça vous étonne, ça, la Capeline?

— Tiens ! puisqu'il va plus loin que les autres, c'est bien la preuve qu'il est le plus fort.

— Ce raisonnement n'est pas juste, objecta Pierre Godard, car vous comprenez bien...

— Non, tenez, interrompit malicieusement la belle meunière, disons la chose tout de suite. Votre garçon s'est trompé. Il aura pris ces braves gens qui sont là-bas pour des quilles et il a tiré dessus.

— Vous avez bonne langue, dit la mère Brigitte avec un sourire amer; heureusement que voilà le tour de votre homme qui arrive, et nous allons peut-être aussi nous amuser, nous !

C'était effectivement le tour de ce fameux mari si pompeusement annoncé et si impatiemment attendu.

Sa tournure justifiait l'éloge qu'avait fait de lui sa partiale moitié, et il possédait, outre la haute taille et la carrure d'épaules qui excitaient à un si haut point l'admiration de sa femme, un air de calme et

une aisance de mouvements qui faisaient bien augurer de son adresse.

Il joua et toucha le piquet deux lignes au-dessous de l'œuf.

Il y eut un houra d'applaudissements.

— Hein ! que vous disais-je ? Est-ce que Jean Martin n'est pas le plus adroit ? s'écria la meunière toute rayonnante.

— C'est un beau coup, dit Pierre Godard.

— L'œuf n'est pas cassé! grogna la mère Brigitte.

— Cela ne fait rien, reprit le veilleur de nuit. Il suffit, pour gagner, d'en approcher le plus possible... Ah! par exemple, il faut que ce soit en dessous... En dessus, ça ne compte pas.

— Ah çà! rien ne compte donc à ce jeu-là? murmura la mère Brigitte en levant les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je le

trouve bête, grommela la Capeline entre ses dents.

— Est-ce qu'il y en a encore beaucoup d'autres après mon mari? demanda la meunière trop flattée de son triomphe pour s'occuper des méchancetés de ses deux rivales.

— Je ne le crois pas, dit Pierre Godard. Aussi penché-je fort à croire que c'est Jean Martin qui aura le prix.

— Il l'aura! oh! il l'aura! Mon Dieu! que je suis donc contente! s'écria la meu-

nière hors d'elle-même. Mon bon monsieur Godard, suivez bien le jeu, n'est-ce pas? Vous me direz quand ce sera fini. Eh bien, Fifi, qu'est-ce que tu fais donc là, mon enfant? Ta tartine est encore tout entière... Tu n'as donc pas faim?

— Oh! mère, c'est si beau! dit l'enfant en ouvrant de grands yeux.

— Pauvre chéri! c'est bien bon, va, la graisse d'oie!

— Je sais bien; je la mangerai après.

— Parbleu, s'écria maître Pierre d'un

ton goguenard, voici un concurrent qui, je pense, ne fera pas grand tort à votre mari, dame Louison.

— Qui donc?

— C'est Gilles-le-Songeur.

— Gilles-le-Songeur ! s'écrièrent un grand nombre de voix.

Gilles s'avançait en effet tranquillement, à pas comptés, et sans s'émouvoir le moins du monde de la manifestation flatteuse dont il était l'objet.

Fœdor le suivait, frétillant de la queue, dressant les oreilles et l'encourageant du regard.

— Ah ! ah ! dit Gilles en regardant son chien, qu'est-ce que tu penses de ça, toi ?

Fœdor se mit à aboyer.

— Ah ! tu as bon espoir... Eh bien, voyons !...

Gilles était connu de tout le canton : ses antécédents, ses allures originales, ce

qu'on disait de son passé, les exagérations qui ne manquaient jamais d'orner les récits étranges qu'on faisait de lui, tout cela piquait la curiosité et excitait l'intérêt.

Aussi y eut-il de tous côtés, quand ce fut son tour, un mouvement d'attention fortement prononcé.

La duchesse d'Amalfi suivit l'impulsion générale et avança la tête pour mieux distinguer celui qui attirait ainsi tous les regards.

Tout à coup elle se rejeta en arrière en

portant la main à son cœur, comme pour en étouffer les battements.

Elle était pâle.

Personne, au reste, n'avait remarqué ce mouvement.

Elle s'en assura par un regard jeté à droite et à gauche, puis ses yeux, immobiles et grands ouverts, se fixèrent obstinément sur Gilles-le-Songeur.

Un moment après, et quand elle se crut suffisamment remise de son émotion, elle

se pencha vers la personne qui était assise derrière elle, et s'informa du nom de ce nouveau concurrent.

La femme à qui elle s'adressait n'était pas du pays; elle ne connaissait pas Gilles.

La duchesse hésita un instant, puis se décidant par un retour brusque et soudain :

— Quel est donc cet homme? demanda-t-elle à la marquise de Montmeylian.

— Comment! vous ne le connaissez pas?

— Je ne l'ai jamais vu, répondit madame d'Amalfi avec assurance.

— En effet, vous ne venez jamais à Montmeylian que le soir, et Gilles-le-Songeur se couche ou disparaît à l'heure où se lève la première étoile.

— Ah! on le nomme Gilles-le-Songeur; mais qui est-ce enfin?

— Un pauvre garçon, dit la marquise,

qui a eu d'autant plus de mérite à se faire aimer dans ce pays-ci, que tout le monde voulait le lapider lorsqu'il y est venu.

— Ah! fit la duchesse... Et pourquoi donc cela?

— Parce qu'on savait qu'il avait fait partie d'une troupe de bohêmes.

Madame d'Amalfi se mordit les lèvres, et devint plus pâle encore.

La marquise reprit :

— Personne ne voulait l'accueillir. Alors Jacob, sur la recommandation de M. de Sainte-Luce, me supplia de faire quelque chose pour lui. J'y consentis, et c'est depuis ce moment qu'il garde nos troupeaux.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, ma tante, s'écria Laurence en voyant le trouble de la duchesse; on dirait que vous souffrez?

— Non... non..., balbutia madame d'Amalfi, la chaleur... le soleil... ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie.

Laurence reporta ses regards du côté des jeux, la marquise en fit autant.

Le baron de Villa-Mayor avait accaparé le duc et le tenait comme emprisonné dans une interminable conversation, que celui-ci semblait subir sans en prendre le moindre souci.

La duchesse profita de cette préoccupation générale pour quitter le premier rang où elle était assise, et se placer derrière un groupe qui la masqua pour un instant à tous les yeux.

— C'est pourtant vrai ! s'écria la meu-

nière, voilà votre Gilles qui va disputer le prix à Jean Martin.

— Comment! notre Gilles! c'est bien plutôt le vôtre! Vous le trouviez si gentil tout à l'heure!

— Je ne le trouve pas mal, riposta la belle meunière, piquée à son tour; mais ça ne m'empêche pas de dire qu'il est bien hardi!

— Ne dirait-on pas, à l'entendre, s'écria la mère Brigitte, qu'il aurait dû venir demander à madame Louison la permission de concourir!

— C'est à en mourir de rire, fit la Capeline, enchantée de trouver une occasion de vengeance.

— A la place de votre Jean Martin, reprit la mère Brigitte, je ne serais pas rassurée du tout, moi ; car c'est un rude garçon que Gilles-le-Songeur, et on le dit très habile.

— Extrêmement habile, amplifia la Capeline.

— Ah ! bast ! fit la meunière d'un ton dégagé.

— Je ne lui veux pas de mal, reprit Piere Godard, mais je rirais de bon cœur si son chien lui passait à travers les jambes ou faisait quelque sotte gambade, juste au moment où...

Le veilleur de nuit fut encore interrompu par une rumeur des plus bruyantes.

— Qu'y a-t-il donc? dit-il en allongeant le cou.

— Pardine, il y a, dit Brigitte, que Gilles a atteint le piquet, aussi près de l'œuf au moins que Jean Martin.

— Oh! c'est ce qu'on verra! s'écria la meunière qui devint rouge comme un coq.

— C'est tout vu, dit Brigitte, les juges se sont approchés, et les voilà qui complimentent Gilles.

— Il y a bien de quoi, grogna la Capeline. Ah! décidément, quel bête de jeu!

— Gilles a effleuré l'œuf, dit l'un des juges, et il était inscrit le dernier. En conséquence, s'il n'y a plus de concurrents, nous allons lui décerner le prix.

On cria *vivat* ! Fœdor crut de son devoir de faire des bonds prodigieux.

— C'est le cas de dire comme l'Evangile, observa maître Pierre. Les premiers sont les derniers, et les derniers...

— Il n'y a plus de concurrents? demanda le juge d'une voix claire ; une fois... deux fois...

Personne ne répondit.

Il reprit alors, en se mettant au même diapason, sonore et retentissant :

— Or donc, nous, échevin de la bonne ville de Nérac, commissaire-juré des jeux, joûtes et tournois de la fête de Saint-Gelais, et à ce spécialement délégué par nos collègues ici présents, disons et proclamons...

— Un instant! un instant! s'écria une voix partie de la barrière d'entrée.

On se retourna et l'on vit s'avancer, bras dessus, bras dessous, deux jeunes gentilshommes de bonne mine.

L'un d'eux surtout se faisait remarquer

par une physionomie franche, ouverte et singulièrement avenante.

Il n'était personne, dans toute la contrée et à dix lieues à la ronde qui ne connût ce front élevé où se lisait l'intelligence, ce sourire qui semblait provoquer la gaîté, cet œil vif et profond auquel il suffisait d'un jet prompt comme l'éclair pour tout deviner, tout comprendre et tout voir.

Ce ne fut qu'un cri d'un bout à l'autre de l'enclos ou plutôt ce fut le même cri sous des formes différentes.

— Vive le roi! vive Henri! vive notre reyot!

Henri de Navarre alla droit à Gilles, car avant de pénétrer dans l'enceinte, il s'était bien aperçu que c'était à lui que s'adressaient les acclamations de la foule et les compliments de l'échevin.

— Ah! ah! c'est donc toi, maître Gilles, qui te permets de battre tes compagnons, et peut-être même un peu les nôtres. Au demeurant, il n'y a pas là de quoi me surprendre. Des bras tournés comme ceux-là valent bien ceux de nos muguets de

cour. Eh bien ! par la mort-Dieu ! je veux en avoir le cœur net, et s'il est encore temps...

— Il est toujours temps pour vous, sire, dit l'échevin, et quand Votre Majesté daigne nous faire un si grand honneur...

— Bah ! bah ! maître Gilles se passerait bien de cet honneur-là, et je gage qu'il n'en donnerait pas un quart d'écu si Ma Majesté devait lui faire tort du prix qu'il vient de remporter ou à peu près !

— Oh ! sire, dit Gilles en s'inclinant,

pendant que Fœdor tournait silencieusement autour du roi en remuant modérément la queue, comme s'il eût compris que vis-à-vis d'un personnage d'une telle importance, toute autre manifestation eût pu paraître déplacée.

— Ah çà! dit Henri, que gagne-t-on à casser ce bel œuf de poule qui, de là-bas, a l'air de vous narguer tous?

— Une magnifique canne, répondit l'échevin en se rengorgeant, avec un bout ferré et une tête d'argent, payée par les deniers de la ville.

— Ventre-saint-gris ! J'en ai justement besoin d'une, dit le roi. Elle me servira quand j'irai me promener dans mes belles Pyrénées.

Henri de Navarre examina le but une minute ou deux, fit un pas en avant, lança la barre et cassa l'œuf.

Les cris, les houras, les trépignements de joie recommencèrent de plus belle.

Ce fut un enthousiasme général.

— Oui, dit tout-à-coup une voix qu'on

n'avait pas encore entendue ! Belle gloire en effet pour un roi que de s'amuser en public à ces jeux frivoles ! Votre Henri de Navarre ferait bien mieux de songer à sauver son âme et celle de ses sujets qu'il a perdus par son exemple !

A ce blâme inattendu, tous les regards se dirigèrent vers celui qui venait de parler et l'on remarqua un tout jeune garçon, de quinze ans à peine, maigre, d'une pâleur cadavéreuse et dont les yeux et les sourcils noirs faisaient vigoureusement ressortir la teinte blême et maladive répandue sur tous ses traits.

L'expression sombre et sinistre de sa physionomie et l'exaltation qui brillait dans son regard, faisaient de lui un de ces types à part, une de ces individualités puissantes qu'il suffit d'avoir vues une fois pour ne les oublier jamais.

— D'où sort-il donc celui-là, qui ose se permettre de gloser sur notre reyot? demanda un villageois en regardant le jeune homme de travers.

— Eh! mais, je le reconnais, dit tout-à-coup Pierre Godard. C'est ce petit bonhomme qui est venu d'Angoulême il y a huit jours pour se faire recevoir frère con-

vers chez les Feuillants, et que les frères ont renvoyé il y a deux jours comme visionnaire. Il repart ce soir pour son pays. C'est une espèce de fou.

— Oui-dà! et comment le nomme-t-on?

— On m'appelle François, répondit le jeune garçon avec hauteur.

— François! dit le villageois en ricanant, mais ce n'est pas un nom, ça! c'est l'autre qu'on te demande..... celui de ton père?

— Quant à celui-là, répondit François, je ne le dis pas. Dieu, ajouta-t-il en levant au ciel un regard inspiré, Dieu m'est apparu dans mes longues extases, et sa voix que j'ai entendue au milieu des parfums de l'encens et du bruit retentissant des trompettes sacrées, m'a annoncé que j'étais le martyr choisi entre tous pour faire triompher sur terre son saint nom méconnu. Quand cette heure sera venue, vous saurez tous, le monde entier saura qui je suis.

On se mit à chuchotter et à rire.

Quelques menaces même se firent entendre.

Mais le jeune François se contenta de jeter un regard d'immense orgueil et de profond dédain sur ceux qui le raillaient, et s'éloigna gravement.

— Attaquer notre reyot, mais c'est nous attaquer tous, dit une bonne femme, encore enrouée des *vivat* qu'elle avait poussés. Un cavalier si adroit, si brave!

— Ah! le fait est qu'il a bon pied et bon œil, dit le franciscain, qui jusque-là avait tout observé en silence.

— Et bon cœur donc! Vous oubliez

l'essentiel... ajouta un vieux paysan en relevant vivement la tête et regardant le moine de travers.

— Et comme il est heureux! Faut qu'il ait de la corde de pendu, bien sûr! s'écria une brave commère, en accompagnant ses paroles d'un gros rire.

— Ou qu'il ait fait un pacte avec le diable, risposta le moine.

— Laissez donc! répliqua le paysan, notre reyot n'a pas d'affaires avec le diable, il est trop bon chrétien pour ça...

Et quant au diable, il est trop malin pour se frotter à notre reyot ; il sait bien qu'il n'aurait pas le bon bout.

En ce moment, l'échevin présenta au roi la canne à tête d'argent.

Le roi la prit, et la remettant à Gilles-le-Songeur :

— Tiens, lui dit-il, elle t'appartient.

— Mais du tout, sire, elle est à vous.

— Raison de plus pour que j'en dispose à mon gré.

— Cependant Votre Majesté la désirait.

— Sans doute : pour avoir le plaisir de te la donner.

Ce furent alors de nouveaux battements de main et de clameurs folles.

— Maintenant, dit l'échevin au roi, le tir à l'arquebuse va commencer, et si Votre Majesté daignait donner le signal...

— Non, monsieur l'échevin, répondit

le roi, je suis arrivé le dernier, je tirerai le dernier. Aussi bien, dans une bataille, les coups de la fin sont toujours les plus chauds... et souvent les meilleurs.

Puis, s'adressant au gentilhomme qui l'accompagnait :

— Villandri, lui dit-il, viens donc un peu, que nous disions bonjour à tous ces braves gens qui me font si bonne fête.

Le gentilhomme s'approcha, et Henri, s'appuyant familièrement sur son épaule, se promena lentement autour de l'arène,

faisant de la main un signe amical à ceux dont les traits lui étaient connus, et adressant même la parole à quelques-uns.

En passant devant l'estrade où siégeait la famille de Montmeylian, il ôta gracieusement son chapeau et jeta sur Laurence un regard qui semblait lui dire que cet hommage était particulièrement rendu à sa beauté.

— Je suis convaincu, dit-il à Villandri, que parmi ceux de nos gentilshommes qui vont prendre part au tir de l'arquebuse, il n'en est pas un qui n'ambitionnât pour prix du triomphe un sourire de ces belles

lèvres ou un regard de ces beaux yeux.

— Votre Majesté a deviné juste, répondit Villandri, et je puis ajouter que le sourire a été obtenu et que le regard a été conquis.

— Ah! dit Henri, et quel est le mortel heureux entre tous qui a su toucher le cœur de cette délicieuse beauté?

— Sire, je laisserai à votre sagacité le mérite de deviner ce secret, qu'un mouvement a trahi à mes yeux, et que la délicatesse me défend de révéler, mais que

Votre Majesté ne manquera pas de surprendre dans le courant de la fête.

— Pardieu, j'y veillerai.

Ils continuèrent à marcher, et après un silence, le roi reprit :

— Ah çà, de quel côté est donc ton moine? Je ne le vois pas.

— Tenez, sire, le voici là-bas, appuyé contre une des barrières.

— Et tu dis donc que ses allures t'ont paru suspectes?

— Je mettrais ma main au feu qu'il n'est pas plus moine que vous et moi.

— Ah çà, c'est donc un espion? Fi! le vilain métier!

— Je crois plutôt qu'il est venu ici pour pratiquer nos bons paysans au profit de la Sainte-Ligue. Les fortes têtes de Lorraine pensent avec raison que la vigne du Seigneur pousse en tous lieux, et ils envoient leurs gens dans tous les coins pour tâcher d'y faire vendange.

Tout en parlant, Henri de Navarre et Villandri arrivèrent devant le moine.

Celui-ci baissa légèrement son capuchon et ne bougea plus.

Tout le monde s'était respectueusement découvert à la vue du roi.

— Dis donc, père Jérôme, dit Henri en s'adressant au vieillard qui avait tout à l'heure riposté au moine avec tant de vigueur, es-tu content de la moisson ?

— Assez, notre reyot, assez. Il y a eu beaucoup de soleil et pas mal d'eau. Les épis sont déjà lourds.

— Si je ne me trompe, cela fera trois bonnes années de suite.

— Quatre, notre reyot.

— Et j'en puis conclure, ce me semble, que, jusqu'à présent, je ne vous ai pas trop porté malheur.

— Eh! pourquoi donc cela que vous nous porteriez malheur? répliqua vivement le vieux Jérôme. Est-ce que le bon Dieu n'aime pas les braves gens donc? Et qui donc mérite mieux d'être aimé de Dieu et des hommes que notre cher petit reyot?

Le roi fouilla du regard le capuce du moine et leurs yeux se rencontrèrent.

— Oh! pardon, reprit Jérôme d'une voix attendrie, pardon si je vous appelle toujours le reyot, comme si, Dieu me pardonne, vous n'aviez encore ni dague à la ceinture, ni barbe au menton. Mais que voulez-vous? cela me rappelle de si heureux temps et de si charmants souvenirs! Car j'étais au service de votre grand-père, Henri d'Albret, et le jour de votre naissance, sire, j'étais dans la grande salle du château de Pau au moment même où, vous élevant dans ses bras pour vous montrer à tous les gens de sa maison, il frotta vos pe-

tites lèvres roses avec une gousse d'ail, et vous fit boire une goutte de vin de Jurançon dans sa coupe d'or ! Ah ! tenez, il me semble vous voir encore avec ce bon petit sourire, que votre moustache dissimule bien un peu, mais que vous avez encore de de temps en temps, quand vous êtes tout à fait de belle humeur.

Henri de Navarre, visiblement ému, tendit sa main à Jérôme, qui la baisa en versant une larme d'attendrissement.

— Mon brave Jérôme, dit-il, tu ne saurais croire tout le plaisir que tu me fais en

parlant ainsi. Il est si doux d'être aimé !

— Oui dà ! c'est une douceur qui ne vous a jamais manqué, notre reyot !

— Bath ! on a beau faire, on ne plaît pas à tout le monde, mon pauvre Jérôme, et les Guisards me le prouvent bien.

— Les Guisards ! Qu'est-ce que c'est que ça, les Guisards ?

— Des gens à qui l'épée frétille dans le fourreau, mais qui ne pouvant encore dé-

gaîner, tâchent de se rattraper sur la langue et parlent à qui mieux mieux.

— Et que disent-ils donc, ces Guisards-là ? demanda le vieux Jérôme en ouvrant ses yeux tout grands.

— Ce qu'ils disent, répondit Henri de de Navarre en poursuivant toujours le faux-moine de son regard perçant, ils disent que je suis un mauvais prince, hérétique, opiniâtre et trois fois relaps.

— Vous, sire!

— Ils ajoutent que je vous dépouille,

que je vous accable de tailles et d'impôts.

— Est-ce possible !

— Et qu'il faut se défier d'une poignée de main du Béarnais autant que de la griffe d'un renard ou de la dent d'un loup.

— Ah ! c'est trop fort !

— Bien, mon vieux Jérôme, bien ! Je vois que tu ne partages pas l'opinion des Guisards et cela me suffit.

— Tout vieux que je suis, montrez-m'en un, sire, et de ce bâton noueux je lui fends le crâne en deux comme à une bête malfaisante.

— Peste, comme tu y vas !

— Voilà comme je suis, notre reyot! tout cœur et tout bras !

— Merci, mon brave, merci ! Cependant, je t'en fais l'aveu, s'il me tombait jamais sous la main un de ces méchants pourceaux de Lorraine, ce n'est ni à ton bras ni à ton bâton que j'aurais recours.

C'est à moi seul que je voudrais qu'il eût affaire.

— Ah ! oui dà ! notre reyot, et qu'est-ce que vous lui feriez donc ?

— Qui sait ! dit le Béarnais en regardant toujours le moine, qui commençait à n'être plus fort à son aise ; avec des hiboux de cette espèce, il y aurait, je gage, un bon quart-d'heure à passer... Le tout serait de savoir s'y prendre, et là, vrai, je crois que je ne m'y prendrais pas trop mal. Allons, Villandri, retournons au jeu.

Et ils s'éloignèrent, laissant le père Jé-

rôme très désolé d'avoir appris que son cher petit reyot eût de si vilains ennemis, et le moine tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

CHAPITRE SEPTIÈME

VII

La tourterelle.

Le roi se dirigea alors du côté où étaient les trois commères avec lesquelles le lecteur a déjà lié connaissance.

— Le voilà qui vient par ici, dit la jeune

et jolie meunière; ça me fait un drôle d'effet tout de même.

— Ne croyez-vous pas qu'il va faire attention à vous? dit la Capeline avec ironie.

— Eh! pourquoi pas? riposta Louison. Notre reyot fait attention à toutes les femmes quand elles sont gentilles; il n'est pas fier.

— Voyez-vous l'orgueil! Vous vous croyez donc bien jolie?

— Quand je ne serais que passable, ré-

partit la jeune femme en toisant la Capeline du haut en bas, j'ai à côté de moi de quoi me faire valoir.

— Oh! l'insolente créature! s'écria l'irascible matrone.

Mais le roi n'était plus qu'à deux pas; la Capeline fut forcée de concentrer sa fureur.

La meunière n'avait point trop présumé de son mérite et de la galanterie du roi en supposant qu'il ne passerait pas sans la remarquer; Henri s'arrêta en face d'elle,

et lui effleurant la joue du revers de sa main :

— Dis-donc, Villandri, que penses-tu des fleurs champêtres que fait épanouir le ciel de notre belle Guyenne? Crois-tu que notre bon frère Henri de Valois en ait d'aussi fraîches à la cour du Louvre?

— J'en doute, sire.

— Est-ce que vous êtes de Nérac, ma gentille commère? demanda Henri à la jeune femme.

— Non, notre reyot, répondit la meu-

nière, rouge comme une cerise et les yeux baissés, je suis de Castel-Jaloux.

— De Castel-Jaloux ! dit le roi, j'y suis allé vingt fois... mais où diable avais-je donc les yeux, et comment se fait-il que je ne vous aie pas remarquée ?

— Dame? notre reyot, c'est que je demeure hors de la ville, à cent pas de la porte environ, et je ne sors guère de notre moulin.

— Ah ? vous êtes la fille du meunier?

— Je suis sa femme, notre reyot;

Louise Martin, épouse de Jean Martin, pour vous servir, répondit la meunière, en faisant une révérence. Entre nous autres, là-bas, on m'appelle la Louison.

— Eh bien, belle Louison, la première fois que je passerai par Castel-Jaloux, j'irai demander un verre de Roussillon à Jean-Martin, dit Henri en s'éloignant.

— Ouais? murmura la Capeline, quand elle fut sûre de ne pouvoir être entendue du roi, on sait bien ce que le reyot demandera à la meunière.

— Vous n'avez pas cela à craindre,

vous, dit Louison; on ne vous demandera rien.

— Certainement, répondit la Capeline avec dignité.

— On aurait trop peur d'obtenir, reprit la meunière.

La Capeline allait se livrer encore à un nouvel accès de fureur, quand on entendit au milieu de l'arène la voix de l'échevin annonçant, d'un ton solennel, que le tir de l'arquebuse allait commencer.

— Vois-tu bien, Fifi? demanda Louison à son enfant.

— Oui, mère, je vois bien, répondit Fifi.

— Mais pourquoi ne manges-tu pas ta tartine?

— Je la mangerai tout à l'heure, mère.

Fifi, qui, nous l'avons déjà dit, était habile dans l'art de ménager ses jouissances, attendait pour déguster celle-ci, qu'il eût épuisé toutes les autres; la tartine était pour lui le bouquet final de la fête.

Pierre Godard se mit à compter grave-

ment les pas qui devaient séparer les tireurs de la cible.

— Mon cousin, dit à Andryane mademoiselle de Montmeylian, qui voyait ces jeux pour la première fois, que va-t-on donc faire de cette jolie tourterelle que je vois perchée là sur ce bâton à vingt pas de la cible ?

— Hélas ! mademoiselle, répondit le jeune homme, heureux de voir que Laurence le consultait de préférence à Sainte-Luce, ce pauvre oiseau sera tout à l'heure victime d'un jeu imaginé par les paysans

de la montagne. Une fois le tir à l'arquebuse terminé, il va devenir à son tour le point de mire des plus adroits d'entre eux; seulement, au lieu d'arquebuses, ils se serviront de bâtons, si bien que la malheureuse tourterelle court la chance d'être mutilée vingt fois avant de recevoir le coup de la mort.

— Ah! quelle cruauté! s'écria la jeune fille avec un sentiment d'horreur qui contracta subitement ses beaux traits, ne pourrait-on obtenir la grâce de cette pauvre tourterelle?

— De tous les jeux de cette fête, c'est

celui qui a le plus d'attraits pour quelques-uns de ces hommes, répondit Andryane, et pour rien au monde ils ne consentiraient à y renoncer.

— Alors, ma mère, dit Laurence à madame de Montmeylian, nous nous retirerons aussitôt que le tir à l'arquebuse sera terminé, n'est-ce pas? La pensée seule du sort réservé à cet innocent oiseau me gâte tout le plaisir que je me promettais à cette fête.

— Volontiers, dit madame de Montmeylian.

— Nous resterons, répliqua sèchement le vieux marquis; c'est l'usage, et je ne veux pas y manquer pour obéir à une sensibilité ridicule.

— Je vous assure, mon père, dit Laurence, que vous m'infligez là un supplice cruel.

— Assez, dit le marquis, vous savez que je ne reviens jamais sur ce que j'ai une fois résolu.

On avait l'habitude de plier sous cette parole despotique; Laurence se tut et se

résigna. L'échevin venait d'ailleurs d'interrompre cet entretien en abordant mademoiselle de Montmeylian avec force révérences et en lui remettant la coupe d'or qui devait être donnée par elle au vainqueur.

Sur ces entrefaites, le tir commença.

M. de Montmeylian qui ne voulait pas revenir sur ce qu'il avait dit, et qui cependant craignait d'être témoin du chagrin de sa fille, quitta définitivement l'estrade et alla se promener sur le terrain des jeux.

Une coutume particulière au tir de l'ar-

quebuse était de laisser passer les paysans avant les gentilshommes.

Les paysans commencèrent donc à tirer et Pierre Godard, avec cette gravité imposante dont il s'était fait une loi, prit son carnet et nota scrupuleusement les coups.

Les mères, les filles, les sœurs, les épouses des concurrents se mirent à suivre la lutte avec une attention haletante ; car Henri devait concourir aussi, ce qui donnait au jeu un attrait tout puissant et devait doubler l'éclat du triomphe.

Beaucoup de balles allèrent à quelques pouces du but, ce qui fit battre bien des cœurs ; mais le roi n'avait pas encore tiré.

Or, nul n'ignorait que c'était un adversaire redoutable, et l'on savait que le désir d'aller recevoir le prix des mains d'une aussi jolie personne que mademoiselle de Montmeylian allait devenir pour lui un nouveau stimulant.

— Allons, Andryane, et vous, chevalier, dit madame de Montmeylian à son neveu et à Sainte-Luce, personne ne se présente plus. A votre tour !

— Non, dit Sainte-Luce, l'échevin vient de remettre l'arquebuse au roi de Navarre.

En effet, Henri baissait l'arme et visait.

Le coup partit, et Pierre Godard, après avoir consulté les juges, annonça avec orgueil que le roi était le plus près du but; sa balle n'en était séparée que de trois lignes.

— A vous, maintenant, dit madame de Montmeylian aux deux jeunes gens.

— Et tâchez de gagner le prix, dit Laurence avec son plus charmant sourire.

— Oh ! j'y ferai tous mes efforts, répondit Andryane en jetant à la jeune fille un regard plein d'amour.

Et il s'élança vers la barrière.

— Et vous, monsieur de Sainte-Luce, murmura Laurence avec un sourire plus calme, un regard plus voilé, une voix plus douce et plus pénétrante...

— Oh ! moi, dit Sainte-Luce, je ne gagnerai pas le prix.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Vous, si adroit !

Un coup de feu se fit entendre ; c'était celui d'Andryane, qui attendit la parole de Pierre Godard avec autant d'anxiété que si c'eût été pour lui une question de vie ou de mort.

Pierre Godard proclama, toujours après consultation, qu'il était à deux lignes du but, c'est-à-dire d'une ligne plus près que le roi.

Andryane jeta une pièce d'or à Pierre Godard; ses traits respiraient à la fois l'orgueil et le bonheur.

— Monsieur de Sainte-Luce, dit Laurence en baissant encore la voix, gagnez, je le veux.

— Non, dit le jeune homme en jetant sur elle un regard humide de tendresse, non, je ne gagnerai pas... Je tâcherai de faire mieux.

En un clin d'œil, il courut à son cheval qui était attaché à un poteau dans l'inté-

rieur de l'arène, prit à la selle l'arme qui lui avait déjà servi dans la forêt, et s'élança au milieu des tireurs.

— Ah! mon jeune gentilhomme, lui dit le roi, j'ai bien peur qu'il ne vous faille renoncer au triomphe, voilà un coup de maître qui l'a rendu impossible.

— Je suis d'avis comme vous, sire, répondit le chevalier de Sainte-Luce, que le comte d'Andryane a montré une rare adresse; aussi n'aurai-je pas l'orgueilleuse prétention de vouloir le vaincre; je n'y essaierai même pas.

Il abaissa son arquebuse.

—Allons, que faites-vous donc, demanda le roi.

— Sire, reprit Sainte-Luce, si je mettais fin d'un seul coup au supplice qu'on prépare à cette pauvre tourterelle?... Que vous en semble?

— Oui, il vaut mieux la tuer d'un coup; c'est généreux, dit Henri; mais vous renoncez au prix?

— La tuer! dit le jeune chevalier les

yeux fixés sur la tourterelle et le visage rayonnant d'espoir; oh! non! elle est trop jolie et semble trop heureuse de vivre. Voyez comme elle lisse coquettement ses plumes avec son bec, sans s'inquiéter du ruban rose qui la fait prisonnière.

Il visa longtemps et lâcha enfin la détente.

Au même instant, la tourterelle battit joyeusement des ailes, prit son vol, plana un moment au-dessus de la prairie, puis, partit comme un trait vers le parc de Montmeylian.

La balle de Sainte-Luce avait coupé le ruban qui la tenait captive.

Une stupéfaction profonde d'abord, puis un hourra d'admiration accueillit ce coup merveilleux.

Les traits de Laurence semblaient illuminés par le bonheur ; toute la joie de son âme débordait sur son beau visage.

Elle était doublement heureuse et d'avoir vu son vœu si bien compris, et de la supériorité dont Sainte-Luce venait de

faire preuve sur tous ses concurrents.

Et puis, n'avait-il pas préféré à un prix éclatant le bonheur d'accomplir sa volonté et de lui épargner un chagrin ?

TABLE

Des chapitres du premier volume.

Première partie.

			pages
Chap.	I.	— La halte.	5
—	II.	— La chasse au sanglier	55
—	III.	— La fête de Saint-Gelais.	93
—	IV.	— Maître Pierre et le chien Fœdor .	137
—	V.	— La famille de Montmeylian . . .	167
—	VI.	— Les concurrents.	207
—	VII.	— La tourterelle	291

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. imp. de E. Jacquin.